

30891

-1

LA TERRASSE

Jean-Claude Carrière

ACTES SUD - PAPIERS

LA TERRASSE
de Jean-Claude Carrière
a été créée le 14 janvier 1997
au Théâtre Antoine-Simone Berriau à Paris
par Helena Bossis, Daniel Darès, directeurs,
et Laura Pels production,
Atelier-Théâtre Actuel, Jacques Mailhot production,
François De La Baume,
Fondation Jacques Toja, JACOR production

Mise en scène : Bernard Murat
Assistante à la mise en scène : Catherine Allary
Décors : Nicolas Sire
Assistante aux décors : Delphine Brouard
Costumes : Carine Sarfati
Lumières : André Diot
Assistante aux lumières : Suzanne Aufferman
Attachée de presse : Nicole Herbaut de Lamothe,
assistée de Cécile Morel

Distribution

Jean-Pierre Marielle :	Monsieur Astruc	<i>Alain</i>
Anne Brochet :	Madeleine	<i>Isabelle</i>
Hippolyte Girardot :	Maurice	<i>Yves</i>
Chantal Lauby :	Femme de l'agence	<i>Katja</i>
Jean-Pierre Darroussin :	Etienne	<i>François</i>
Marie-Thérèse Arène :	La Générale	<i>Clair</i>
Roger Dumas :	Le Général	<i>Maurice</i>

PERSONNAGES

Madeleine	Isabelle GILLES
Etienne	François NICOLAS
Femme de l'agence	KATJA BERG
La Générale	Claire HANUS
Monsieur Astruc	ALAIN GILLES
Maurice	AYLES DARRE
Le Général	Maurice PONCIN

Assis face à face dans le living-room d'un appartement confortable, un homme et une femme achèvent de déjeuner. La femme, qui s'appelle Madeleine, mange une pomme avec son couteau et sa fourchette, lentement, élégamment. L'homme, qui s'appelle Etienne, lit attentivement un journal. Madeleine mange un quartier de pomme, puis demande :

MADELEINE. Tu ne veux pas une pomme ?

ÉTIENNE. Non, merci.

MADELEINE. Tu n'as plus faim ?

ÉTIENNE. Ça va.

MADELEINE. Quoi de neuf ?

ÉTIENNE. Rien.

Madeleine achève de manger sa pomme. Ensuite, elle se lève, ramasse les deux assiettes, les verres, les couverts, et va les porter à la cuisine. En s'en allant, elle demande :

MADELEINE. S'il n'y a rien de neuf, pourquoi lis-tu le journal ?
(Il ne répond pas et reste un instant seul. Madeleine revient et se met à plier la nappe.) Tu ne veux pas de café ?

ÉTIENNE. Non. Je te remercie. Pas aujourd'hui.

MADELEINE. Tu sors cet après-midi ?

ÉTIENNE. Non.

MADELEINE. Tu restes ici ?

ÉTIENNE. Oui, je pense. Et toi ?

MADELEINE. Moi, je m'en vais.

Un silence. Etienne abandonne son journal et regarde Madeleine. Elle va ranger la nappe dans un placard.

ÉTIENNE. Tu t'en vas ?

MADELEINE. Oui.

ÉTIENNE. Tu t'en vas pour longtemps ?

MADELEINE. Je m'en vais pour toujours.

Aussitôt, elle passe dans la chambre. Etienne reste immobile. Il tient son journal à deux mains. Madeleine revient. Elle porte une valise qui paraît lourde, et qu'elle pose dans le living-room. Elle tient aussi un imperméable qu'elle commence à mettre. Elle a un sac à main.

ÉTIENNE. Quand as-tu fait ta valise ?

MADELEINE. Cette nuit.

ÉTIENNE. Je ne t'ai pas entendue.

MADELEINE. Tu dormais.

Ayant mis son imperméable, elle se dirige vers une fenêtre et regarde en bas, dans la rue. Etienne revient un instant à son journal, puis il relève la tête et demande :

ÉTIENNE. Et qu'est-ce que tu attends ?

MADELEINE. Pour quoi faire ?

ÉTIENNE. Pour partir.

MADELEINE. On doit venir me chercher.

ÉTIENNE. On doit venir te chercher à quelle heure ?

MADELEINE. Bientôt.

ÉTIENNE. C'est sérieux ?

MADELEINE. Oui.

Un silence. Madeleine continue à regarder dans la rue.

ÉTIENNE. On doit te téléphoner, avant de venir ?

MADELEINE. Oui.

ÉTIENNE. On doit te téléphoner ici ?

MADELEINE. Bien sûr. Où veux-tu qu'on me téléphone ?

ÉTIENNE. Et quand ?

Aussitôt, le téléphone sonne. Madeleine se dirige vers l'appareil.

MADELEINE. Maintenant. *(Elle décroche et dit :)* Allô ? Oui...
Bonjour... *(Elle écoute, un instant)* Oui, entendu... Très bien...
Moi aussi...

Elle raccroche.

ÉTIENNE. C'était qui ?

MADELEINE. C'était lui.

ÉTIENNE. Et alors ?

MADELEINE. Il s'en va. Il klaxonnera quand il sera en bas et je descendrai.

ÉTIENNE. C'est vraiment sérieux ?

MADELEINE. Mais oui.

ÉTIENNE. Je ne te crois pas.

MADELEINE. Ça m'est égal.

Elle revient à son poste d'observation. Il garde un instant le silence avant de dire :

ÉTIENNE. Tu aurais pu me le dire plus tôt.

MADELEINE. Pourquoi ?

ÉTIENNE. Mais pour des tas de raisons.

MADELEINE. Par exemple ?

ÉTIENNE. Eh bien par exemple, tout seul, je ne pourrai pas garder l'appartement. Il aurait fallu prévenir l'agence.

MADELEINE. Je l'ai prévenue.

ÉTIENNE. Et alors ?

MADELEINE. Ils s'en occupent.

ÉTIENNE. C'est-à-dire ?

MADELEINE. Ils vont trouver d'autres locataires. Ne t'inquiète pas.

ÉTIENNE. Et ils viennent quand ?

Un coup de sonnette. Madeleine se dirige vers la porte en disant simplement.

MADELEINE. Ils arrivent.

Elle ouvre la porte et fait entrer deux femmes. L'une, qui a un certain âge, est la générale Dalloz. L'autre, plus jeune, est la femme de l'agence.

FEMME DE L'AGENCE. Bonjour, madame. Bonjour, monsieur. Je suis venue aussi vite que j'ai pu. (*Voyant qu'Etienne se lève, son journal à la main*) Je vous en prie, ne vous dérangez pas. Je fais simplement visiter l'appartement, puisque vous partez.

MADELEINE. Je vous en prie. (*A la générale*) Madame...

LA GÉNÉRALE. Madame. (*A Etienne*) Monsieur...

ÉTIENNE (*à la générale*). Madame...

Les deux femmes s'avancent dans la pièce et ne prêtent plus la moindre attention aux deux autres personnages. Etienne est évidemment surpris.

LA GÉNÉRALE. Nous sommes dans le living-room, j'imagine ?

FEMME DE L'AGENCE. Oui.

LA GÉNÉRALE. Vous parliez de cinquante-deux mètres carrés, pour le living-room.

FEMME DE L'AGENCE. Exactement. Cinquante-deux mètres carrés. Une très belle pièce. Et en plus, vous voyez, c'est tout installé, c'est très confortable. La moquette a deux ans. Elle est pour ainsi dire neuve.

Madame Dalloz se met à marcher de long en large en faisant de grands pas et en comptant à haute voix. Etienne, qui est debout, la suit des yeux avec étonnement. Il s'écarte légèrement pour la laisser passer.

LA GÉNÉRALE. Un... deux... trois... quatre... cinq... six... six fois huit quarante-huit. : Ça me paraît bien juste.

FEMME DE L'AGENCE. J'ai tout métré moi-même.

LA GÉNÉRALE. C'est un métier, mètreur.

FEMME DE L'AGENCE. Je l'ai appris.

LA GÉNÉRALE. La cheminée marche ? On peut faire du feu ?

FEMME DE L'AGENCE. Bien sûr, madame.

LA GÉNÉRALE. Vous permettez ? Il y a tant de fausses cheminées, maintenant.

FEMME DE L'AGENCE. Pas celle-ci.

Madame Dalloz prend une boîte d'allumettes dans sa poche. Elle enflamme une allumette, la tient un instant dans la cheminée, très attentive. Puis elle souffle l'allumette et se redresse en disant.

LA GÉNÉRALE. Le tirage n'est pas fameux dans ces immeubles modernes.

FEMME DE L'AGENCE. Il y a le chauffage central au gaz. L'aération dans toutes les pièces. Monte-charge, doubles fenêtres et vide-ordures.

LA GÉNÉRALE. La chambre est là ?

FEMME DE L'AGENCE. Avec la salle de bains. Oui, madame.

LA GÉNÉRALE. C'est silencieux ?

FEMME DE L'AGENCE. C'est très silencieux.

LA GÉNÉRALE. Restez ici. Je vais frapper dans le mur, vous me direz si vous entendez.

FEMME DE L'AGENCE. Très bien.

Madeleine, pendant ce temps, regarde obstinément à l'extérieur. Etienne, debout, suit la conversation des deux femmes. La générale Dalloz passe dans la chambre, referme la porte, frappe deux coups qu'on entend très distinctement et revient en demandant :

LA GÉNÉRALE. Vous avez entendu ?

FEMME DE L'AGENCE. Non.

LA GÉNÉRALE. J'ai frappé deux fois.

FEMME DE L'AGENCE. Je n'ai rien entendu.

LA GÉNÉRALE (*à Etienne*). Et vous ?

FEMME DE L'AGENCE. Lui non plus.

Madame Dalloz regarde un instant, un peu soupçonneuse, la femme de l'agence, puis elle lui dit :

LA GÉNÉRALE. Soyez assez aimable. Allez dans la chambre et frappez. Je verrai bien si j'entends.

FEMME DE L'AGENCE. Mais certainement.

La femme de l'agence passe à son tour dans la chambre, referme la porte. Madame Dalloz tend l'oreille. Etienne la regarde. Un instant de silence. La femme de l'agence revient.

LA GÉNÉRALE. Vous avez frappé ?

FEMME DE L'AGENCE. Oui.

LA GÉNÉRALE. Vous avez frappé fort ?

FEMME DE L'AGENCE. Assez fort.

LA GÉNÉRALE. C'est à peine si j'ai entendu. Vous avez raison, c'est très silencieux. Il y a un paratonnerre ?

FEMME DE L'AGENCE. Dans le voisinage, probablement.

LA GÉNÉRALE. Vous n'en êtes pas sûre ?

FEMME DE L'AGENCE. Je peux me renseigner. J'avoue que sur ce point précis je ne...

LA GÉNÉRALE. Que j'achève de voir la chambre. Et la salle de bains.

Elle rentre dans la chambre, suivie par la femme de l'agence. Madeleine et Etienne restent seuls. Un instant de silence. Etienne se rassied en demandant :

ÉTIENNE. Où tu vas ?

MADELEINE. A Venise.

ÉTIENNE. Pourquoi, à Venise ?

MADELEINE. Ce n'est pas moi qui ai choisi.

ÉTIENNE. Tu vas vivre là-bas ?

MADELEINE. Je ne pense pas.

ÉTIENNE. Tu n'en es pas sûre ?

MADELEINE. Si.

ÉTIENNE. C'est une belle ville, Venise, mais je n'aimerais pas y vivre.

MADELEINE. Tu connais ?

ÉTIENNE. Non.

Madame Dalloz et la femme de l'agence reviennent à ce moment-là de la chambre.

FEMME DE L'AGENCE. Une chambre, à franchement parler, ça n'a pas besoin d'être grand. Et la couleur des murs, c'est une simple affaire de goût.

LA GÉNÉRALE. En ce qui nous concerne, la couleur a peu d'importance.

FEMME DE L'AGENCE. Quelques-uns des meubles que vous voyez s'en iront, mais le lit restera, la table aussi. Et puis, il y a beaucoup de rangement, beaucoup de placards, c'est très bien conçu, très pratique.

LA GÉNÉRALE. Vous parliez d'une terrasse ?

FEMME DE L'AGENCE. Si vous voulez bien me suivre... *(Elle précède la générale vers l'escalier intérieur qui mène à une terrasse – terrasse qu'on ne voit pas. Pendant qu'elles montent :)* La terrasse, évidemment, c'est ce qui fait le prix de l'appartement.

LA GÉNÉRALE. Je m'en doute.

FEMME DE L'AGENCE. La vue est imprenable et il y a le soleil toute la journée.

Les deux femmes parviennent en haut du petit escalier et disparaissent. Madeleine et Etienne sont de nouveau seuls. Un instant de silence.

ÉTIENNE. Je le connais ?

MADELEINE. Non.

ÉTIENNE. Au lieu de le faire attendre en bas, tu aurais pu lui dire de monter.

MADELEINE. Il n'y tient pas.

ÉTIENNE. Et moi ?

MADELEINE. Quoi, et toi ?

ÉTIENNE. Où je vais habiter ? Qu'est-ce que je vais faire ?

MADELEINE. Ça te regarde.

ÉTIENNE. J'ai commandé du vin, qui doit arriver la semaine prochaine. Et mon courrier ? Et le bois dans la cave ?

MADELEINE. Tu fais ce que tu veux.

ÉTIENNE. Et nos affaires ?

MADELEINE. Quelles affaires ?

ÉTIENNE. Je ne sais pas, les livres... le tourne-disque... Tout ce qu'on a acheté ensemble...

MADELEINE. J'ai pris mes vêtements. Pas tous, d'ailleurs. Ma trousse de toilette. La photo de papa et maman. Ma montre. Mes bijoux. Mes chaussures. Le reste, je te le laisse. Les assiettes, le dessus-de-lit. Les fourchettes.

ÉTIENNE. Qu'est-ce que tu veux que j'en fasse ?

MADELEINE. Ce que tu voudras.

Madame Dalloz et la femme de l'agence réapparaissent à ce moment-là, redescendent le long de l'escalier et reviennent dans le living-room.

LA GÉNÉRALE. Oui, la terrasse est assez belle. Un peu dangereuse pour les enfants, peut-être. Mais nos enfants sont grands. Ils sont mariés, ils ne vivent plus avec nous. C'est en tout cas une possibilité. On voit tellement d'horreurs pour le même prix. Je vais en parler à mon mari et nous reviendrons. A six heures, c'est possible ?

FEMME DE L'AGENCE. Six heures, c'est parfait. *(Aux deux autres)* Madame est la générale Dalloz.

ÉTIENNE. Madame...

MADELEINE. Madame...

La générale les salue d'un signe de tête. La femme de l'agence la raccompagne vers la porte.

FEMME DE L'AGENCE. Par ici, s'il vous plaît.

Les deux femmes sortent. Madeleine et Etienne restent seuls. Madeleine est debout près de la fenêtre, regardant au-dehors. Etienne est assis à la table. Il tient son journal à la main, sans le lire. Il jette un coup d'œil à sa montre.

ÉTIENNE. Où il habite ?

MADELEINE. Assez loin.

ÉTIENNE. Il lui faut combien de temps pour venir ici ?

MADELEINE. Vingt minutes. *(Un temps)* Peut-être une demi-heure. Ça dépend des embouteillages. Des barrages.

ÉTIENNE. Il pleut ?

MADELEINE. Non.

ÉTIENNE. Alors, ça va. C'est quand il pleut qu'il y a des embouteillages. Surtout quand il pleut un vendredi. On est vendredi, aujourd'hui ?

MADELEINE. On est jeudi.

ÉTIENNE. Le jeudi, quand il ne pleut pas, on roule assez bien. Le lundi aussi. *(Un temps)* Qu'est-ce qu'il a comme voiture ?

MADELEINE. Une Alfa Romeo.

ÉTIENNE. Il est italien ?

MADELEINE. Non. Pourquoi ?

ÉTIENNE. Venise. Une Alfa Romeo. Il avait l'air d'être italien. (*Une pause*) C'est une voiture de quelle année ?

MADELEINE. Je ne sais pas.

ÉTIENNE. Tu le connais depuis longtemps ?

MADELEINE. Depuis quelques mois.

ÉTIENNE. Il sait où tu habites ?

MADELEINE. Il m'a raccompagnée plusieurs fois.

ÉTIENNE. En voiture ?

MADELEINE. Oui.

ÉTIENNE. Donc il connaît le chemin ? Il a l'habitude ?

MADELEINE. Mais oui.

ÉTIENNE. Il s'appelle comment ? (*Madeleine ne répond pas. Elle s'écarte soudain de la fenêtre, prend sa valise et se dirige vers la porte.*) Il est déjà là ?

MADELEINE. Non.

ÉTIENNE. Alors, où tu vas ?

MADELEINE. Je vais l'attendre en bas.

ÉTIENNE. Pourquoi ?

MADELEINE. Tu m'agaces avec tes questions.

ÉTIENNE. Et s'il ne vient pas ?

Madeleine s'arrête.

MADELEINE. Tu espères qu'il ne viendra pas ?

ÉTIENNE. Je n'espère rien du tout. Je ne le connais pas. Je ne sais pas si c'est le genre à tenir ses promesses, ou non.

Elle repose sa valise.

MADELEINE. Il va venir. Tu as bien entendu ? Il m'a téléphoné, il partait... Il va arriver d'une minute à l'autre, ça dépend du trafic, c'est tout...

ÉTIENNE. Tu es sûre que c'était lui, au téléphone ?

MADELEINE. Mais naturellement.

ÉTIENNE. Tu as reconnu sa voix ?

MADELEINE. J'ai reconnu sa voix, oui.

ÉTIENNE. Il a une voix caractéristique ?

MADELEINE. Il a une voix que je connais.

ÉTIENNE. Et s'il t'a menti ?

MADELEINE. Comment ça, menti ?

ÉTIENNE. Il t'a dit de te préparer, il t'a dit qu'il allait venir. Que tu l'attendes. Mais en fait il se peut très bien qu'il ne vienne pas.

MADELEINE. Alors, pourquoi m'a-t-il téléphoné ?

ÉTIENNE. Il faudrait le lui demander.

Soudain, un coup de sonnette. Madeleine, qui depuis un moment ne regarde plus par la fenêtre, sursaute. Elle paraît déconcertée.

MADELEINE. Tiens...

ÉTIENNE. Quoi ?

MADELEINE. Il avait dit qu'il ne monterait pas. Qu'est-ce qu'il lui a pris ? (*Elle hésite un instant. Un nouveau coup de sonnette. Elle jette un coup d'œil à sa montre.*) Il est venu tellement vite. Je ne comprends pas.

Elle va brusquement ouvrir. Entre la femme de l'agence en compagnie d'un homme âgé de quarante-cinq à cinquante-cinq ans, qui tient un porte-documents à la main, et qui s'appelle Monsieur Astruc.

FEMME DE L'AGENCE. Bonjour, c'est encore moi. Je vous en prie, ne vous dérangez pas. Je fais visiter l'appartement à Monsieur Astruc, qui attendait en bas, dans l'entrée.

MONSIEUR ASTRUC. Madame... Monsieur...

ÉTIENNE. Monsieur...

MADELEINE. Monsieur...

La visite commence. Madeleine va reprendre sa place devant la fenêtre. Etienne, qui s'était levé, se rassied.

FEMME DE L'AGENCE. Bon. Alors, ici le living-room. Cinquante-deux mètres carrés. Une très belle pièce. C'est tout installé, très confortable. Une cheminée qui tire bien. La moquette a deux ans. Elle est pour ainsi dire neuve. Chauffage central au gaz. Monte-charge, doubles fenêtres et vide-ordures. Ici, la cuisine. Si vous voulez voir...

Monsieur Astruc la suit sans rien dire, en hochant la tête. Tout paraît lui convenir. Il y a une certaine lassitude chez la femme de l'agence. Monsieur Astruc jette un simple coup d'œil à la cuisine en disant :

MONSIEUR ASTRUC. La cuisine, vous savez, moi...

FEMME DE L'AGENCE. Il en faut une.

MONSIEUR ASTRUC. Oui, mais je suis célibataire. Du moment qu'il y a de la glace.

FEMME DE L'AGENCE. Il y a un grille-toasts, un four électrique, une machine à laver la vaisselle.

MONSIEUR ASTRUC. Oui, oui, c'est très bien... C'est très bien.

FEMME DE L'AGENCE. Ici, la chambre et la salle de bains. Je vous en prie.

MONSIEUR ASTRUC. Pardon...

Ils pénètrent dans la chambre, laissant seuls Madeleine et Etienne. Un instant de silence.

ÉTIENNE. Si j'ai quelque chose à te faire savoir, où je peux t'écrire ?

MADELEINE. Qu'est-ce que tu aurais à me faire savoir ?

ÉTIENNE. Des nouvelles.

MADELEINE. Des nouvelles de qui ?

ÉTIENNE. D'un peu tout le monde. De moi.

MADELEINE. Je t'appellerai de temps en temps.

ÉTIENNE. Mais où tu m'appelleras, puisque je ne serai plus ici ?

MADELEINE. Je t'écrirai chez ta mère, si je veux t'écrire. Ne t'inquiète pas.

ÉTIENNE. Qu'est-ce qu'elle va dire, ma mère ?

La femme de l'agence et Monsieur Astruc reviennent à ce moment-là dans le living-room.

FEMME DE L'AGENCE. Une chambre, à franchement parler, ça n'a pas besoin d'être grand.

MONSIEUR ASTRUC. Ah, je ne suis pas de votre avis. Petite chambre, gros dormeur. Je le dis toujours. Moi, je me couche à minuit et demi et à six heures du matin je suis d'attaque. Il y a une terrasse ?

FEMME DE L'AGENCE. Par ici.

MONSIEUR ASTRUC. Une seconde. *(A Etienne)* Je peux donner un coup de fil ? C'est pour Paris.

ÉTIENNE. Je vous en prie.

Monsieur Astruc s'empare de l'appareil et commence à composer le numéro.

MONSIEUR ASTRUC. Je vous importune, mais que voulez-vous ? Je ne peux pas voir un téléphone sans sauter dessus. Et plus je vieillis, plus je téléphone. C'est extraordinaire. *(Au téléphone)* Allô ? Maître Garnier, s'il vous plaît... De la part de Monsieur Astruc... Oui... *(Aux autres)* C'est un homme très occupé, mais pour moi il ferait l'impossible. *(Au téléphone)* Bonjour, maître. Oui, alors ? *(Il écoute un instant)* Comment ?... Oui, oui, mais moi je ne suis pas d'accord ! Je ne suis pas d'accord du tout ! Dites à Madame Bugeot que ce n'était pas prévu dans le... Comment ?... Ah, je comprends... Oui... *(Il écoute un instant, puis il crie :)* Mais non ! Mais non ! Mais absolument pas ! Quoi ? *(Il écoute)* Mais c'est inacceptable ! Mais comment voulez-vous que je sois

d'accord ? C'est inacceptable !... Comment ?... Une seconde...
(A Etienne) Quel est le numéro, ici ?

ÉTIENNE. 01.49.74.34.28.

MONSIEUR ASTRUC (au téléphone). 01.49.74.

Il jette un regard interrogateur à Etienne.

ÉTIENNE. 34. 28.

MONSIEUR ASTRUC (au téléphone). 34.28. (Il écoute) Oui, oui.
Entendu, entendu... Le plus tôt possible, s'il vous plaît... Oui, oui...

Il raccroche et s'essuie le front avec un mouchoir. Il a l'air très soucieux. Un court silence.

FEMME DE L'AGENCE. Vous voulez voir la terrasse ?

MONSIEUR ASTRUC. Oui, ça me fera du bien de prendre un peu d'air. Où est-ce ?

FEMME DE L'AGENCE. Par ici.

Ils montent tous les deux le long de l'escalier qui conduit à la terrasse. Pendant qu'ils montent :

FEMME DE L'AGENCE. La vue est imprenable et il y a le soleil toute la journée.

MONSIEUR ASTRUC. Les bains de soleil, c'est surtout l'hiver que c'est agréable. L'été le soleil est trop fort, et puis de nos jours tout le monde est bronzé, on a l'air de quoi ?

Monsieur Astruc et la femme de l'agence passent sur la terrasse et disparaissent. Madeleine et Etienne sont seuls. Un instant de silence.

MADELEINE. Tu ne me crois pas ?

ÉTIENNE. Je ne sais pas. Avec toi, je ne sais jamais.

MADELEINE. Je t'ai dit la vérité.

ÉTIENNE. C'est possible.

MADELEINE. Je ne peux pas mentir. Tu le sais. Je suis incapable d'imaginer. Je n'ai pas de fantaisie, je n'ai pas le sens de l'humour, tu me l'as assez reproché.

ÉTIENNE. Je n'ai pas dit que tu mentais.

MADELEINE. Mais si.

ÉTIENNE. Mais non.

MADELEINE. Tu l'as laissé entendre.

Une courte pause.

ÉTIENNE. Je t'ai fait quelque chose ?

MADELEINE. Non.

ÉTIENNE. Je veux dire : quelque chose de particulier. Ces jours-ci. Récemment ?

MADELEINE. Absolument rien.

ÉTIENNE. Tu peux tout me dire.

MADELEINE. Je t'ai tout dit.

ÉTIENNE (*après un temps*). Je pense à ta valise. Tu ne crois pas que...

Le téléphone sonne. Madeleine se dirige vers l'appareil et répond.

MADELEINE (*au téléphone*). Allô ?... Oui... Ah oui, une seconde... (*Elle va jusqu'au bas de l'escalier et appelle :*) Monsieur Astruc !

MONSIEUR ASTRUC (*off*). Oui !

MADELEINE. C'est pour vous ! Le téléphone !

MONSIEUR ASTRUC (*off*). J'arrive !

Il apparaît et descend précipitamment en disant :

MONSIEUR ASTRUC. C'est maître Garnier ?

MADELEINE. Oui.

MONSIEUR ASTRUC. Ah, mon Dieu, comme il a fait vite ! Cet homme-là est tellement expéditif. Il s'occupe de tant de choses à la fois. C'est impressionnant. (*Au téléphone*) Allô... Allô, oui... Comment ?... Mais qu'est-ce que vous me dites ?... J'ai signé, j'ai signé, bien sûr j'ai signé, et alors ?... Ecoutez, vous me connaissez, je... D'accord, mais je... D'accord, je vais l'appeler... Je vais

l'appeler et je vous rappelle... (*Il raccroche et demande à Etienne :*)
Je peux demander un autre numéro ? C'est pour Paris.

ÉTIENNE. Je vous en prie.

La femme de l'agence est descendue pendant que Monsieur Astruc téléphonait. Elle attend, dans le fond. Elle jette un coup d'œil à sa montre. Monsieur Astruc compose un autre numéro en disant.

MONSIEUR ASTRUC. C'est tuant. Je n'ai même pas pris le temps de déjeuner. (*A Etienne*) Vous n'auriez pas, je suis confus de vous demander ça, vous n'auriez pas un morceau de fromage, ou quelque chose ? Je suis... (*Au téléphone*) Allô ? Madame Bugeot, s'il vous plaît... De la part de Monsieur Astruc... (*A Etienne, qui s'est levé et va vers la cuisine*) Ou du jambon, du saucisson... N'importe quoi... Avec un peu de beurre... (*Au téléphone*) Allô ? Madame Bugeot?... C'est Monsieur Astruc, oui, bonjour madame... Mes hommages, je... Oui, oui, je sais, je... C'est que justement je... Mais pourquoi mon Dieu faire intervenir la justice dans une affaire qui ne... Comment?... (*Il écoute un instant*) Mardi ? Mais mardi, madame, je... Allô?... (*Aux autres*) Elle a raccroché. C'est une femme très vive. Son cœur finira par la lâcher, si elle ne change pas de rythme.

Il raccroche à son tour. Etienne revient de la cuisine avec du fromage, du pain et du beurre sur une assiette.

MONSIEUR ASTRUC. Ah, merci, vous êtes bon... C'est de l'emmental ?

ÉTIENNE. Oui.

MONSIEUR ASTRUC. Vous n'avez que ça ?

ÉTIENNE. C'est tout ce qui reste.

MONSIEUR ASTRUC. Vous n'auriez pas un peu de vin rouge, pour faire passer ?

ÉTIENNE. Je vais voir.

Etienne retourne à la cuisine. Monsieur Astruc commence à manger en disant :

MONSIEUR ASTRUC. Le vin blanc attaque mes nerfs. Les médecins me l'ont toujours dit et pour une fois je suis d'accord.

La femme de l'agence s'approche de lui.

FEMME DE L'AGENCE. Monsieur Astruc, si vous permettez, j'ai d'autres clients qui m'attendent...

MONSIEUR ASTRUC. Je vous en prie. Faites donc, chère madame.

FEMME DE L'AGENCE. Vous restez ici ?

MONSIEUR ASTRUC. Je reste un moment. Je n'ai pas tout vu.

FEMME DE L'AGENCE. A tout à l'heure alors, peut-être.

MONSIEUR ASTRUC. Prenez votre temps.

La femme de l'agence sort. Monsieur Astruc mange. Etienne revient de la cuisine en portant une bouteille de vin rouge et un verre. Il verse du vin dans le verre.

MONSIEUR ASTRUC. Merci. Je mange un petit morceau, ça me remettra. Le vin rouge agirait plutôt comme un calmant, vous voyez, tandis que le vin blanc aurait tendance à m'irriter. *(Un temps. Il mange.)* Il faut que je rappelle maître Garnier. Quelle complication, mon Dieu. *(Il boit un peu de vin)* Aujourd'hui, les vrais amis ça n'existe plus. L'argent, ça va, ça vient. Qu'est-ce qu'il vous reste ? *(Voyant la valise de Madeleine)* Vous partiez ?

MADELEINE. Oui.

MONSIEUR ASTRUC *(à Etienne)*. Et vous ?

ÉTIENNE. Moi, non. Pas tout de suite.

MONSIEUR ASTRUC. Ici, c'est le quartier qui me plaît. C'est près d'une gare. J'aime beaucoup les gares. Depuis que je suis tout petit. Mais j'ai fait de mauvaises affaires. *(A Etienne)* Vous avez des œufs ?

ÉTIENNE. Je crois qu'il en reste.

MONSIEUR ASTRUC *(à Madeleine)*. Vous n'allez pas les emporter ?

MADELEINE. Non.

Monsieur Astruc se lève.

MONSIEUR ASTRUC. Bon. Ne vous dérangez pas. Je vais me faire une petite omelette. Je les fais assez bien. *(A Etienne)* Vous en voulez ?

ÉTIENNE. Merci. J'ai déjeuné.

MONSIEUR ASTRUC (*à Madeleine*). Et vous ?

MADELEINE. Moi aussi.

MONSIEUR ASTRUC. C'est dommage. Moi qui n'aime pas manger seul.

Monsieur Astruc passe dans la cuisine, où on l'entend fredonner Le Temps des cerises. Madeleine et Etienne restent seuls.

Un instant de silence.

MADELEINE. Qu'est-ce que tu voulais me dire au sujet de ma valise ?

ÉTIENNE. Comment ?

MADELEINE. Tu avais commencé une phrase, au sujet de ma valise. Qu'est-ce que tu voulais me demander ?

ÉTIENNE. J'ai oublié. Ah, oui ! Je voulais te demander...

Le téléphone sonne. Madeleine se dirige vers l'appareil et décroche.

MADELEINE. Oui ? Bonjour...

Monsieur Astruc réapparaît, venant de la cuisine.

MONSIEUR ASTRUC. C'est pour moi ?

MADELEINE. Non, non.

MONSIEUR ASTRUC. Ne soyez pas trop longue, s'il vous plaît. Je dois rappeler maître Garnier, c'est capital.

Il rentre dans la cuisine, où on entend des bruits de casserole et d'œufs battus.

MADELEINE (*au téléphone*). Oui ? Tu vas bien, Solange ? (*Elle écoute un instant*) Je te l'ai envoyé, tu vas le recevoir... C'est rue Cambon, je ne me rappelle plus le numéro, une petite boutique blanche... J'avais les mêmes avec une bride. En blanc et bleu. Très jolies... Si tu veux, oui. Mardi ou mercredi, c'est fermé le lundi... Il va bien. Et Philippe, sa jambe ?... D'accord, moi aussi, on se rappelle. Au revoir...

Elle raccroche et va reprendre sa place près de la fenêtre pendant qu'Etienne lui demande.

ÉTIENNE. C'était Solange ?

MADELEINE. Elle te dit bonjour.

ÉTIENNE. Tu lui as donné rendez-vous ?

MADELEINE. Plus ou moins.

ÉTIENNE. Elle ne sait pas que tu t'en vas ?

MADELEINE. Tu es le seul à le savoir.

On sonne à la porte. Monsieur Astruc sort vivement de la cuisine, en s'essuyant les mains avec une serviette, et va ouvrir en disant :

MONSIEUR ASTRUC. Ne bougez pas. C'est pour moi. J'y vais.

Il ouvre. Entre un homme de trente-cinq ans qui s'appelle Maurice. Celui-ci entre sans voir Madeleine.

MONSIEUR ASTRUC. Ah, bonjour Maurice. Entre. Tu vas bien ? Ça me fait vraiment plaisir de te voir. Pardon de t'avoir fait venir ici, mais j'ai tant de choses à faire à la fois...

MAURICE. Tu habites ici ?

MONSIEUR ASTRUC. Non, non. J'étais en train de préparer une omelette. Tu en veux ?

MAURICE. Tu sais bien que les œufs me sont interdits.

MONSIEUR ASTRUC. C'est vrai.

MAURICE. Les œufs, les farineux, les graisses.

MONSIEUR ASTRUC. Je le savais. Que je suis bête.

MAURICE. Au début, c'était dur. Maintenant, je m'y suis habitué. Mais je prendrais bien un peu de café.

MONSIEUR ASTRUC (*à Etienne*). Vous avez du café, quelque part ?

ÉTIENNE. Je peux en faire.

MONSIEUR ASTRUC. Ce serait très aimable à vous. Je n'ai jamais su faire le café. Trouver les proportions exactes.

Etienne se dirige vers la cuisine et échange avec Maurice un signe de tête.

MAURICE. Monsieur...

ÉTIENNE. Monsieur...

Etienne entre dans la cuisine.

MONSIEUR ASTRUC. Ecoute, Maurice, voici en deux mots de quoi il s'agit. Assieds-toi. (*Ils s'asseyent tous les deux. Monsieur Astruc se retourne vers Madeleine pour lui dire :*) Nous pourrions aller sur la terrasse, mais comme il fait du vent, ça ne vous ennuie pas si nous restons ici ?

MADELEINE. Faites comme chez vous.

MONSIEUR ASTRUC. Merci.

Madeleine a parlé sans se retourner. Maurice lui jette un coup d'œil et demande à Monsieur Astruc :

MAURICE. Qui est-ce ?

MONSIEUR ASTRUC. Je ne sais pas.

MAURICE. Tu ne sais pas qui sont ces gens ?

MONSIEUR ASTRUC. Non. Ils s'en vont, d'ailleurs. Ecoute-moi.

MAURICE. Excuse-moi si je suis en retard, mais j'avais un télégramme à envoyer à mes parents et j'ai fait un crochet par le bureau de poste de la rue Chassignet. Je te recommande ce bureau de poste. On y trouve toujours une femme désirable. A n'importe quelle heure.

MONSIEUR ASTRUC. Toujours la même femme ?

MAURICE. Non. Une femme différente à chaque fois. Ce matin, c'était une brune assez grande. Très, très bien faite. Elle portait un manteau blanc. Elle expédiait un petit paquet en Angleterre.

MONSIEUR ASTRUC. Je suis comme toi, Maurice. J'aime beaucoup les femmes très bien faites.

MAURICE. Moi, c'est la première chose que je regarde chez une femme : si elle est belle.

MONSIEUR ASTRUC. Et surtout si elle est bien faite.

MAURICE. Bien faite et belle.

MONSIEUR ASTRUC. C'est ça. Une femme, dans le fond, c'est comme un immeuble. Un immeuble doit avant tout être bien fait. Des fondations à la corniche. *(Prenant des papiers dans sa serviette)* Eh bien, Maurice, puisque tu aimes les choses bien faites, justement, je vais te montrer quelque chose. *(Etienne revient à ce moment-là de la cuisine avec, sur un plateau, deux tasses de café, un sucrier et une assiette avec quelques biscuits.)* Ah, le café. Merci.

ÉTIENNE. Il nous restait quelques biscuits, je vous les donne. Nous n'en aurons plus besoin, maintenant.

MAURICE. Et pourquoi donc ?

ÉTIENNE. Parce que nous quittons cet appartement.

MAURICE. Ce n'est pas une raison pour ne plus manger de biscuits.

ÉTIENNE. Nous en mangerons d'autres. Ce que je veux dire, c'est que je ne vais pas m'embarrasser de ces biscuits pendant le déménagement. Alors, je vous les donne.

MAURICE. Vous déménagez ?

ÉTIENNE. Incessamment.

MONSIEUR ASTRUC. Je te l'ai dit, Maurice. Ils sont sur le départ. *(Monsieur Astruc croque un biscuit, pendant que Maurice goûte le café. A Maurice :) Les biscuits sont déjà un peu secs.*

MAURICE. C'est vrai. Mais le café est bon.

MONSIEUR ASTRUC. C'est en Italie qu'ils ont du bon café, paraît-il.

MAURICE. C'est le même qu'ici, mais ils le font différemment. Tu as une cigarette ?

MONSIEUR ASTRUC *(à Etienne)*. Vous avez une cigarette ?

ÉTIENNE. Je crois.

Il cherche dans ses poches, trouve un paquet de cigarettes et leur en offre.

MONSIEUR ASTRUC. Et du feu ?

ÉTIENNE. J'ai du feu.

Il allume leurs cigarettes avec son briquet.

MONSIEUR ASTRUC. Merci. Vous êtes vraiment très bon. J'ai renoncé à avoir des cigarettes sur moi. Et par le fait, je fume moins.

MAURICE. Moi, j'arrête lundi prochain.

MONSIEUR ASTRUC. Pourquoi lundi ?

MAURICE. Le dimanche, ça m'est difficile.

MONSIEUR ASTRUC. Ce que je voulais te dire, Maurice, et c'est pourquoi je t'ai demandé de venir...

MAURICE (*à Etienne*). Et pourquoi quittez-vous cet appartement, sans indiscrétion ?

ÉTIENNE (*montrant Madeleine*). Parce que nous nous séparons, elle et moi.

Maurice se retourne vers Madeleine, qui à ce moment-là regarde dans leur direction.

MAURICE. Elle s'en va ?

ÉTIENNE. Oui, elle s'en va.

MAURICE. Pourquoi ?

ÉTIENNE. Je ne sais pas.

MAURICE. Elle ne vous l'a pas dit ?

ÉTIENNE. Non.

MAURICE. Vous ne savez pas pourquoi elle s'en va, et vous la laissez partir ?

ÉTIENNE. Que faire d'autre ?

Maurice regarde une nouvelle fois en direction de Madeleine.

MAURICE. C'est rare de voir une femme aussi belle. (*Très abattu, tout à coup*) Avec celle que j'ai vue au bureau de poste, cela fait déjà deux femmes très belles que je rencontre aujourd'hui.

MONSIEUR ASTRUC. Ne sois pas triste, Maurice.

MAURICE. C'est plus fort que moi.

MONSIEUR ASTRUC. Il n'y a pas que les femmes dans la vie.

MAURICE. Je me demande.

Monsieur Astruc finit son café, repose sa tasse et commence, posément.

MONSIEUR ASTRUC. En deux mots, mon cher Maurice, je vais te dire de quoi il est question. D'ailleurs, si tu te rappelles, je t'avais déjà parlé de cette opportunité il y a maintenant... *(Le téléphone sonne. Un peu agacé, Monsieur Astruc décroche.)* Allô ? Oui, c'est moi. Ah mon Dieu, bonjour maître, j'ai complètement oublié de vous rappeler... oui, oui, j'ai eu Madame Bugeot, naturellement, mais je n'ai même pas eu la possibilité de... Mardi. Oui, mardi prochain. Mardi. Vous vous rendez compte ? *(Il écoute un instant)* Mais si, vous pouvez ! Ne me dites pas que vous ne pouvez pas !... Moi ? Mais écoutez, je suis justement en train de... C'est pratiquement fait... Je ne peux pas vous en parler maintenant, mais je vous rappelle... Je vous rappelle sans faute. *(Pendant le coup de téléphone, Maurice a longuement regardé en direction de Madeleine. Monsieur Astruc raccroche.)* Ecoute-moi, Maurice.

MAURICE. Oui.

MONSIEUR ASTRUC. Ecoute-moi bien. Tu veux peut-être savoir pourquoi je t'ai demandé de venir ?

MAURICE. Je veux savoir pourquoi cette femme s'en va.

ÉTIENNE. Elle s'en va parce qu'elle ne m'aime plus.

MAURICE. A mon avis, elle ne vous a jamais aimé.

MONSIEUR ASTRUC. Maurice, est-ce que tu vas m'écouter ? Je t'ai demandé de venir pour une raison très précise.

MAURICE. Je suis amoureux d'elle.

MONSIEUR ASTRUC. S'il te plaît, calme-toi.

MAURICE. Je suis très calme. Je suis toujours très calme quand je suis amoureux. C'est quand je n'aime personne que je commence à m'énerver. *(Madeleine s'écarte de la fenêtre et fait quelques pas en direction de Maurice. Elle se cache les yeux avec une main et lui demande :)* De quelle couleur sont mes yeux ?

MAURICE. Ils sont gris-bleu.

MADELEINE (*enlevant sa main*). C'est exact. (*Montrant Etienne*) J'ai vécu quatre ans avec cet homme. Le mois dernier, j'ai mis une main sur mes yeux et je lui ai posé la même question. Il n'a pas été capable de me répondre.

ÉTIENNE. Je ne connais même pas la couleur des miens.

MONSIEUR ASTRUC. Et d'ailleurs, la couleur des yeux, ça ne veut rien dire. Pas plus que la forme du visage. Mon père avait le menton volontaire, ça ne l'a pas empêché de finir sur la paille.

MAURICE. Cet appartement est à louer ?

ÉTIENNE. Il va l'être.

MAURICE. Je le prends.

MONSIEUR ASTRUC. Maurice, calme-toi. Tu as déjà trois appartements.

MAURICE. J'ai trois appartements mais aucun ne me plaît.

MONSIEUR ASTRUC. Ecoute-moi.

MAURICE. Celui-ci me plaît beaucoup. C'est exactement ce que j'aime. Ce que je cherche depuis longtemps. Il me semble que si j'avais un appartement comme celui-ci, je ne laisserais pas partir une femme pareille.

MONSIEUR ASTRUC. Tu veux m'écouter cinq minutes ?

MAURICE (*brusquement furieux*). Qu'est-ce que tu veux me dire, à la fin ?

MONSIEUR ASTRUC. Eh bien, voilà. (*Il prend quelques papiers dans sa serviette*) Si tu te rappelles, la dernière fois où nous nous sommes vus, je t'avais dit deux mots d'une...

Maurice, qui regarde autour de lui et vient de remarquer l'escalier intérieur, interrompt Monsieur Astruc d'un geste.

MAURICE. Excuse-moi...

MONSIEUR ASTRUC. Oui ?

MAURICE (*à Etienne*). Cet escalier mène quelque part ?

ÉTIENNE. A une terrasse.

MAURICE. A une belle terrasse ?

ÉTIENNE. Oui, assez belle. Très ensoleillée.

MAURICE. C'est une terrasse privative ?

Monsieur Astruc se lève brusquement, ramasse ses papiers et dit à Maurice :

MONSIEUR ASTRUC. Viens voir un instant. La vue est splendide. Viens avec moi. Nous serons tranquilles là-haut.

Maurice se laisse entraîner. Pendant qu'ils montent tous les deux.

MAURICE. Je n'aime pas beaucoup les terrasses.

MONSIEUR ASTRUC. Je peux savoir pourquoi ?

MAURICE. J'ai le vertige.

MONSIEUR ASTRUC. Je te tiendrai la main.

Ils disparaissent. Madeleine et Etienne restent seuls. Un court silence, puis :

MADELEINE. Ça t'est revenu ?

ÉTIENNE. Quoi ?

MADELEINE. Ce que tu voulais me dire au sujet de ma valise. Ça t'est revenu ?

ÉTIENNE. Oui, mais ça n'a aucun intérêt.

MADELEINE. Qu'est-ce que c'était ?

ÉTIENNE. Mais rien.

MADELEINE. Dis-moi.

ÉTIENNE. Rien. Ta valise me semblait lourde. Je me demandais si... si tu pourrais la porter toute seule... Tu vois, ça n'a aucun intérêt.

MADELEINE. En effet.

ÉTIENNE. Quelle heure est-il ?

MADELEINE. Je ne sais pas.

ÉTIENNE. Tu le sais très bien.

MADELEINE. Quatre heures vingt-cinq.

ÉTIENNE. Il ne va pas tarder, maintenant. Il a dû s'arrêter en route pour faire une course. Peut-être pour t'acheter un bouquet de fleurs. Ou un cadeau. Il t'a déjà fait des cadeaux ?

MADELEINE. Oui.

ÉTIENNE. La bague ?

MADELEINE. Oui.

ÉTIENNE. Il est marié ?

MADELEINE. Il n'habite pas avec sa femme.

ÉTIENNE. Il y a longtemps que... que vous avez décidé de partir ?

MADELEINE. Dix ou douze jours.

ÉTIENNE. Pourquoi tu ne m'as rien dit ?

MADELEINE. J'attendais d'en être sûre.

ÉTIENNE. Il y a du linge à la blanchisserie ?

MADELEINE. Non. J'ai tout rapporté.

ÉTIENNE. Et la teinturerie ? Ma veste à carreaux qui était tachée ?

MADELEINE. Elle est rentrée hier. Je l'ai rangée. La note de l'épicerie est payée, mais pas le garage.

ÉTIENNE. Tu me laisses la voiture ?

MADELEINE. Elle est à toi.

ÉTIENNE. Je te souhaite qu'il vienne, tu sais.

MADELEINE. Ne te force pas à être gentil, subitement.

ÉTIENNE. Je ne me force pas. Je souhaite vivement qu'il vienne. Par moments, je le souhaite même du fond du cœur.

MADELEINE. Allons donc.

ÉTIENNE. Mais si.

MADELEINE. Je te connais. En ce moment, tu te délectes. Je le vois à tes lèvres. Chaque minute qui passe est un plaisir. Un plaisir immense. Tu es de plus en plus persuadé qu'il ne viendra pas. Tu es comme ça. Tu as toujours été comme ça. Tu ne peux pas admettre les choses les plus simples. (*Un temps.*) Il va venir.

ÉTIENNE. Je n'ai jamais dit le contraire.

MADELEINE. Si. Tu l'as dit.

Maurice et Monsieur Astruc redescendent à ce moment-là de la terrasse. Ils ont les cheveux en désordre. Maurice descend le premier.

MONSIEUR ASTRUC. Tes problèmes sentimentaux, Maurice, excuse-moi, je les connais depuis longtemps. Mais moi, j'ai des problèmes vitaux, tu comprends ? Vitaux ! C'est tout de même plus important !

MAURICE. Je ne suis pas de ton avis. Pour moi c'est le sentiment qui est vital.

MONSIEUR ASTRUC (*arrivant en bas*). Il fait vraiment trop de vent, là-haut. Et les parapets sont très bas. (*A Etienne*) Vous avez un minitel ?

ÉTIENNE. Oui.

MONSIEUR ASTRUC. Vous pouvez me chercher le numéro du greffe du tribunal de commerce ? Vous m'aideriez. Je n'ai jamais su faire marcher un minitel.

ÉTIENNE. Je cherche à "greffe" ou à "commerce" ?

MONSIEUR ASTRUC. A "tribunal". (*A Maurice*) Maintenant assieds-toi, Maurice. (*Maurice s'assied. Monsieur Astruc s'assied également, ses papiers à la main, et tousse pour s'éclaircir la voix*) Etienne cherche le numéro sur le minitel. (*Maurice se tourne vers Madeleine et la regarde*) Et cesse de regarder cette femme.

MAURICE. Pourquoi ?

MONSIEUR ASTRUC. Parce que tu la gênes.

MAURICE. Je suis sûr que non.

MONSIEUR ASTRUC. Je te le demande comme un service. (*Maurice se détourne à regret*) Ecoute-moi. Je t'en prie, Maurice, une

fois pour toutes, écoute-moi. Je ne te demande pas l'aumône, tu me connais, je te propose au contraire une bonne affaire. Une affaire saine et excellente. Mais il faut, tu m'entends bien, il faut absolument qu'avant mardi...

On sonne à la porte. Silence. Madeleine, qui s'était un instant écartée de la fenêtre, sursaute et dit :

MADELEINE. Tiens...

MAURICE. Quoi ?

MADELEINE. Vous avez entendu klaxonner ?

MAURICE. Non. Pourquoi ?

MADELEINE. Il avait dit qu'il ne monterait pas.

MAURICE. Qui ?

Madeleine va ouvrir. C'est la femme de l'agence.

FEMME DE L'AGENCE. C'est encore moi, bonjour. *(A Madeleine)* Vous êtes toujours là ? *(A Maurice)* Bonjour, monsieur.

MAURICE. Bonjour.

MONSIEUR ASTRUC. C'est mon ami.

ÉTIENNE. Déjà de retour ?

FEMME DE L'AGENCE. J'aime autant ne pas rester toute seule en bas. J'ai toujours une appréhension dans les halls d'immeuble.

ÉTIENNE. Vous attendiez dans le hall ?

FEMME DE L'AGENCE. Oui.

ÉTIENNE. Mais vous aviez d'autres clients ?

FEMME DE L'AGENCE. Oui. Je les attendais. Ils m'ont plantée, c'est tout, ça arrive souvent. De plus en plus souvent. Le général n'est pas venu, avec sa femme ?

ÉTIENNE. Il n'est pas encore six heures.

FEMME DE L'AGENCE. Ils auraient pu venir plus tôt. *(A Monsieur Astruc)* Alors, Monsieur Astruc ? Avez-vous regardé partout ?

MONSIEUR ASTRUC. Oui et non.

FEMME DE L'AGENCE. Quel vent ! Par moments j'avais de la peine à marcher. Que dit la météo ?

ÉTIENNE (*coup d'œil au journal*). Rien de spécial. Il y avait du vent dans le hall ?

MONSIEUR ASTRUC. La météo, c'est bien simple. Moi, dès qu'on commence à parler du ciel, je me tais. Car c'est une vraie pagaille, là-haut. Il n'y a rien de plus chaotique qu'un nuage.

FEMME DE L'AGENCE. Je ne vous gêne pas, au moins ?

MAURICE. Pas du tout.

FEMME DE L'AGENCE. C'est l'impression que j'ai. De vous gêner un peu. J'ai pourtant une longue habitude des rapports humains. Des visages nouveaux, je ne vois que ça. Qui passent vite. Hop, hop. (*A Etienne*) Vous avez peut-être des choses à vous dire ?

ÉTIENNE. Plus maintenant.

FEMME DE L'AGENCE. Ce doit être le vent qui me donne cette impression. L'impression de vous déranger. Quand les éléments se déchaînent, curieusement, je me sens moins à l'aise. J'ai un peu peur.

MAURICE. Moi c'est le contraire.

FEMME DE L'AGENCE. Ah bon ?

MAURICE. C'est le calme plat qui m'épouvante. La mer plate. L'air plat et lourd. Les arbres rigoureusement immobiles. C'est à ces moments-là que j'ai peur.

MONSIEUR ASTRUC. Remarquez bien que ce vent-là, ce n'est pas particulier à l'immeuble.

FEMME DE L'AGENCE. Il ne manquerait plus que ça.

MONSIEUR ASTRUC. Le vent, d'ailleurs, c'est presque toujours inexplicable. Et en général ça ne dure pas.

MAURICE. Moi je ne fais jamais attention au vent. Ni à la pluie, ni à la neige. Je sors toujours sans imperméable et sans cache-nez. D'une manière générale, les intempéries ne m'intéressent pas.

FEMME DE L'AGENCE. Qu'est-ce qui vous intéresse ?

MAURICE. Je voudrais louer cet appartement.

FEMME DE L'AGENCE. Sérieusement ?

MAURICE. Très sérieusement.

MONSIEUR ASTRUC. Ne l'écoutez pas, c'est un impulsif. Il veut toujours tout acheter, tout posséder. Sauf justement ce qui pourrait vraiment le...

Etienne a trouvé le numéro du greffe du tribunal de commerce. Il l'apporte à Monsieur Astruc, tandis que Maurice reporte son attention sur Madeleine.

ÉTIENNE. Voici votre numéro. Là.

MONSIEUR ASTRUC. Ah, merci. Vous me faites gagner du temps. *(En composant le numéro)* A la météo, en plus, ils ont intérêt à être rassurants. Ils sont payés pour ça. S'ils disaient tout ce qu'ils savent... Pourtant, on ne peut pas nier que depuis quelques années le climat est bouleversé. Par exemple... *(Au téléphone)* Allô ? Le secrétariat du greffe, s'il vous plaît, mademoiselle... Fermé ? Pourquoi ?... Ah, bon... Oui, s'il vous plaît. *(A Etienne)* Vous pouvez noter ? Le 01.42.37.42.41. *(Au téléphone)* Merci, je vais appeler tout de suite.

Etienne tend à Monsieur Astruc le morceau de papier sur lequel il a écrit le numéro.

MONSIEUR ASTRUC. Ils font des travaux, c'est fermé. *(En composant le nouveau numéro)* Ça se voit que le climat change. En Europe, c'est clair, il n'y a plus de saisons.

FEMME DE L'AGENCE. Le printemps en janvier, le déluge en août...

MONSIEUR ASTRUC. Les plantes ne savent plus quand elles doivent germer, il faut même les... *(Au téléphone)* Allô ?... Le greffe du tribunal de commerce ?... Comment ? *(Il regarde le morceau de papier)* Le 01.42.37.42.41... Ah, bon, excusez-moi.

Il raccroche et compose de nouveau le numéro, avec beaucoup d'attention.

MONSIEUR ASTRUC. Il y a trop d'erreurs au téléphone, ce n'est pas normal.

FEMME DE L'AGENCE. Il faut aller en Hollande pour trouver le soleil, maintenant.

MONSIEUR ASTRUC. En Hollande, et même plus haut. (*Au téléphone*) Allô ? Le secrétariat du greffe, s'il vous plaît... Comment ?... J'ai déjà téléphoné là-bas, on m'a dit que... Ah, bon... (*Il raccroche et, avec lassitude*) Les travaux sont terminés. Les services reviennent au premier numéro. Mais il paraît qu'il y a beaucoup d'embouteillages. Ça pourrait prendre une semaine. Ah, c'est quelque chose, vous savez. Tout s'est tellement désorganisé depuis quelque temps. Ça ne tient plus que par miracle.

FEMME DE L'AGENCE. Pourtant, quand je suis venue, les rues étaient vides.

Un court silence.

ÉTIENNE (*à Monsieur Astruc*). Votre omelette, vous n'en voulez plus ?

MONSIEUR ASTRUC. Mon omelette ? Non, non. Vous en voulez, vous ?

ÉTIENNE. Moi, non. Sûrement pas. (*A la femme de l'agence*) Et vous ?

FEMME DE L'AGENCE. Je vous remercie. J'ai déjeuné.

MONSIEUR ASTRUC. Il faut une telle dose de patience dans les affaires maintenant ! Et tout cela sans être sûr du lendemain. On se bat, on se bat, et si ça se trouve, demain à l'aube tout sera bloqué.

ÉTIENNE. Peut-être, au fond, vaut-il mieux ne rien faire ?

MONSIEUR ASTRUC. Peut-être. Un homme seul s'en tire toujours. Mais il y a tous les à-côtés.

FEMME DE L'AGENCE. Vous avez une famille à nourrir ?

MONSIEUR ASTRUC. J'en ai deux.

Un silence. Maurice s'est approché de Madeleine. Il lui demande :

MAURICE. Qu'attendez-vous ?

MADELEINE. Moi ?

MAURICE. Oui.

MADELEINE. J'attends quelqu'un qui doit venir me chercher.

MAURICE. Vous l'attendez depuis longtemps ?

MADELEINE. Non, non. Depuis quelques minutes. Il va arriver dans un instant.

ÉTIENNE (*à Maurice*). Ne croyez pas un mot de ce qu'elle dit. En fait, il devrait être là depuis un quart d'heure. Surtout s'il n'y a personne dans les rues.

FEMME DE L'AGENCE. Aujourd'hui, personne.

MONSIEUR ASTRUC. Moi, je suis venu à pied, j'étais dans le coin. Mais ce n'est pas ce qu'on m'a dit. On m'a dit qu'il y avait des bouchons.

FEMME DE L'AGENCE. Des bouchons ? Pensez-vous !

MONSIEUR ASTRUC. A cause de tous ces départs. C'est ce qu'on m'a dit.

FEMME DE L'AGENCE. Si vous croyez tout ce qu'on vous dit ! Aujourd'hui ça roule très bien. C'est même étonnant. A croire que tout le monde est parti.

ÉTIENNE. Presque tout le monde.

MONSIEUR ASTRUC (*à la femme de l'agence*). Sur un point vous avez raison. On ne peut plus croire ce que disent les gens. Ça, c'est vrai. On vous dit oui, et ce n'est pas oui. Le langage ne joue plus son rôle. On ne peut plus lui faire confiance. Et pourtant les gens continuent de parler. Ça, c'est grave.

MAURICE (*à Madeleine*). Cet homme ne viendra pas pour une raison toute simple. Parce qu'il ne vous aime pas. Si vous partiez avec moi, mes parents me donneraient de l'argent, ça ne pose pas de problème. De toute façon je suis fils unique, ils n'ont rien à me refuser. Nous louerions une grande voiture avec un chauffeur en gabardine blanche, qui nous servirait de garde du corps. Nous irions nous mettre à l'abri quelque part.

FEMME DE L'AGENCE. Où par exemple ?

MAURICE. Où elle voudrait. A la montagne. A la campagne. A l'étranger. Ici. On trouve encore des endroits.

MONSIEUR ASTRUC. De moins en moins.

MADELEINE. Pourquoi dites-vous qu'il ne m'aime pas ?

MAURICE. Parce qu'il vous fait attendre.

MADELEINE. Il n'y a pas si longtemps qu'il m'a téléphoné. A peine une vingtaine de minutes !

ÉTIENNE. Il y a plus que ça.

MADELEINE. Je suis bien sûre que non.

ÉTIENNE. Tu as regardé l'heure quand il a appelé ?

MADELEINE. Oui.

ÉTIENNE. Quelle heure était-il ?

MADELEINE. Je ne sais plus.

MONSIEUR ASTRUC. Si vous descendiez ? Ça le ferait peut-être venir.

FEMME DE L'AGENCE. Il ne fait pas bon, dehors. Il y a du vent.

MONSIEUR ASTRUC. Vous pourriez attendre dans le hall.

MAURICE. Et ça ne servirait à rien. C'est évident. Cet homme est un menteur et un lâche. (*A Etienne*) N'est-ce pas ?

ÉTIENNE. Je ne le connais pas.

MAURICE (*à Madeleine*). Ecoutez-moi... (*A Etienne*) Comment s'appelle-t-elle ?

ÉTIENNE. Madeleine.

MAURICE. Ecoutez-moi, Madeleine. Je vous propose de partir avec moi. Immédiatement. Vous êtes la femme que j'attends depuis mon enfance. La première surprise passée, vous serez probablement très heureuse. J'ai un esprit original. Je connais beaucoup d'anecdotes et j'imité les animaux. Je peux être drôle. Très drôle.

MONSIEUR ASTRUC. Les femmes adorent rire.

ÉTIENNE. Vous croyez ?

FEMME DE L'AGENCE. Moi, j'aime beaucoup, c'est vrai. Je ne perds jamais une occasion de rire. Même quand je suis toute seule.

MAURICE (*à Etienne*). Ça ne vous gêne pas, que je me déclare ?

ÉTIENNE. Non, non, je vous en prie.

MAURICE. Merci. (*Revenant à Madeleine*) Nous aurons si vous le voulez des maisons partout, des enfants très beaux et des vêtements de grand luxe. Venez avec moi. Nous partons.

MADELEINE. Je ne peux pas.

MAURICE. Même si cela ne dure qu'un temps. On dit ça. On dit que les choses ne durent qu'un temps. Mais c'est quoi, un temps ? Vous le savez ? Tout ne dure qu'un temps, de toute manière, non ? Cela fait déjà au moins dix minutes que je vous aime. C'est un temps. Long ? Court ? je ne sais pas. Les scientifiques nous parlent de nanosecondes. D'un temps très bref. De l'infiniment bref. Mais nous l'avons vaincu. Nous sommes plus forts que ce temps-là. Il y a déjà plusieurs dizaines de milliards de nanosecondes que mon amour dure.

MADELEINE. Je ne vous écoute pas. Laissez-moi tranquille.

MAURICE. Depuis quelques années, j'ai demandé à un certain nombre de femmes de partir avec moi. Elles ont toujours refusé. Même ce matin, au bureau de poste. Et la semaine dernière une jeune fille blonde qui avait enlevé ses chaussures pour décorer une vitrine, rue des Amandiers. Elles refusent toutes, je ne sais pas pourquoi.

MONSIEUR ASTRUC. Calme-toi, Maurice.

MAURICE. Ce n'est pas facile.

FEMME DE L'AGENCE (*à Maurice*). Vous savez ce que vous devriez faire ?

MAURICE. Non. Dites-moi.

FEMME DE L'AGENCE. Vous devriez perdre un peu de poids.

MAURICE. Je ne suis pas gros.

FEMME DE L'AGENCE. Par précaution. Avant, justement, de grossir.

MAURICE. Mais comment faire ?

FEMME DE L'AGENCE. J'ai une méthode radicale. Je vous garantis. A base de massages. Je suis aussi masseuse-kinésithérapeute. Je peux venir chez vous. Donnez-moi votre adresse et prenons rendez-vous.

MONSIEUR ASTRUC. Masseuse ! Vous êtes masseuse ?

La femme de l'agence prend la main de Maurice et l'entraîne. Il la suit.

FEMME DE L'AGENCE. Nous pouvons même commencer tout de suite. Ça vous détendra. Venez sur le canapé, là.

Elle le conduit vers le canapé sur lequel Etienne, à ce moment-là, est assis. Elle dit à Etienne :

FEMME DE L'AGENCE. Pardon. (*Etienne se lève, cédant sa place à Maurice. A Maurice.*) Enlevez vos chaussures et votre veston.

MAURICE. Pourquoi mes chaussures ?

FEMME DE L'AGENCE. A cause des pieds.

MAURICE. Pas mes chaussettes, tout de même ?

FEMME DE L'AGENCE. Non, non.

Maurice enlève son veston et ses chaussures.

MONSIEUR ASTRUC. Qui aurait pu penser que vous étiez masseuse ?

FEMME DE L'AGENCE. S'il n'y avait que ça... (*A Maurice*) Allongez-vous.

Maurice s'allonge sur le canapé.

MAURICE. Vous n'allez pas me faire mal ?

FEMME DE L'AGENCE. Pensez-vous.

MONSIEUR ASTRUC. Accepte, Maurice. Ça ne peut que te soulager.

MAURICE. Pourquoi suis-je incapable de dire non ? Pourquoi ?

FEMME DE L'AGENCE. Maintenant fermez les yeux. Ne pensez à rien. Laissez votre corps ouvert. Et respirez très lentement, profondément.

Elle pose ses mains sur le visage de Maurice et commence à le masser lentement. Il se redresse pour dire à Madeleine :

MAURICE. Réfléchissez pendant ce temps-là. Pendant ce temps.

Un instant de silence. Tout le monde regarde le massage.

MONSIEUR ASTRUC. Il faut dire que c'est tout de même curieux cet homme qui n'arrive pas.

ÉTIENNE. Moi je n'en suis pas étonné.

Tout en massant Maurice, la femme de l'agence demande à Madeleine :

FEMME DE L'AGENCE. Il vous a téléphoné ?

MADELEINE. Oui.

FEMME DE L'AGENCE. Et vous avez essayé de le rappeler ?

MADELEINE. Ce n'est pas la peine. Il est parti.

FEMME DE L'AGENCE. A votre place, j'essaierais tout de même. On ne sait jamais.

MONSIEUR ASTRUC. Une visite de dernière minute...

FEMME DE L'AGENCE. Une poignée de valise qui casse...

MONSIEUR ASTRUC. Un incendie chez les voisins...

ÉTIENNE. En espérant qu'il n'a pas été attaqué.

Madeleine hésite, puis elle se dirige vers le téléphone. Pendant qu'elle compose le numéro, Monsieur Astruc s'approche de la femme de l'agence et lui dit, en la regardant faire :

MONSIEUR ASTRUC. Moi aussi, autrefois, j'adorais me faire masser. Confier ma chair à quelqu'un. Où avez-vous appris ?

FEMME DE L'AGENCE. En Afrique.

MONSIEUR ASTRUC. Vous avez vécu en Afrique ?

FEMME DE L'AGENCE. Pendant six ans. J'ai une formation d'anthropologue.

MONSIEUR ASTRUC. Que de surprises chez une femme.

FEMME DE L'AGENCE. Je parle un peu le bambara. (*Madeleine, après avoir écouté un instant, raccroche. A Madeleine :)* Alors ?

MADELEINE. Ça sonne, mais ça ne répond pas. Il est parti, je le disais bien.

FEMME DE L'AGENCE. Si vous voulez, j'ai ma voiture en bas, dès que j'ai fini, nous pouvons aller à sa rencontre. Nous verrons bien s'il lui est arrivé quelque chose.

MADELEINE. Il ne lui arrive jamais rien.

MONSIEUR ASTRUC. Téléphonnez à la police ! Voulez-vous que je le fasse ? J'adore téléphoner. (*Il saisit l'appareil*) Dites-moi son nom.

MADELEINE. Non, non, ne vous dérangez pas.

FEMME DE L'AGENCE. Donnez-moi son adresse. Je vais aller voir. Ce sera l'affaire d'un petit quart d'heure, les rues sont vides.

MADELEINE. C'est un léger retard, ce n'est rien. Il a eu quelque chose à faire en cours de route. Ou bien il a crevé. Il va arriver, il me l'a dit.

FEMME DE L'AGENCE. S'il ne vient pas, vous partirez quand même ?

Un court silence. Etienne, qui s'est avancé jusqu'à la fenêtre pour regarder au-dehors, tend l'oreille à cette question. Madeleine hésite à répondre.

FEMME DE L'AGENCE. J'essaie de me mettre à votre place.

MADELEINE. C'est gentil.

FEMME DE L'AGENCE. Et je me dis que ce doit être dur. Vraiment. Très dur.

MADELEINE. Quoi donc ?

FEMME DE L'AGENCE. Quand la décision est prise, quand tout est prêt, à l'extérieur et à l'intérieur, défaire sa valise et dire : je reste. Ce doit être dur.

MADELEINE. Vous, qu'est-ce que vous feriez ?

FEMME DE L'AGENCE. Oh, moi, j'ai toujours rêvé de quitter quelqu'un. Mais qui ?

MONSIEUR ASTRUC. Au fait, qu'est-ce qu'il a, comme voiture ?

ÉTIENNE (*tout à coup*). Il arrive.

Tout le monde se tait et regarde en direction d'Étienne. La femme de l'agence s'arrête un instant de masser le visage de Maurice, lequel se soulève sur un coude pour regarder en direction de la fenêtre.

MADELEINE. Comment ?

ÉTIENNE. Il y a une Alfa Romeo qui s'arrête devant la porte.

MADELEINE. Tu es sérieux ?

ÉTIENNE. Viens voir.

Madeleine fait deux pas vers la fenêtre.

ÉTIENNE. Ah !

Madeleine s'arrête.

MADELEINE. Quoi ?

ÉTIENNE. C'est une femme qui conduit. Elle descend de voiture. Elle va vers la pharmacie. Elle entre dans la pharmacie. Elle a laissé sa voiture en double file. (*Un temps*) Un agent. Il y a un agent qui s'approche.

MONSIEUR ASTRUC. Il y a encore des agents, ici ?

FEMME DE L'AGENCE. C'est peut-être un faux.

ÉTIENNE. Il prend son petit carnet dans sa poche.

MONSIEUR ASTRUC. Ce n'est pas un faux.

ÉTIENNE. Il regarde les numéros de la voiture. Il a beaucoup de mal à écrire à cause du vent. La femme revient de la pharmacie en courant. Elle a une quarantaine d'années.

MADELEINE. De quelle couleur est la voiture ?

ÉTIENNE. Elle est grise.

MADELEINE. La sienne est rouge.

Un silence. Maurice s'allonge de nouveau sur le canapé et la femme de l'agence reprend son massage.

MONSIEUR ASTRUC. C'est rapide, pourtant, ces voitures-là.

MADELEINE. Il conduit assez lentement.

FEMME DE L'AGENCE. Il y a des hommes, c'est vrai, ils vous promettent le bonheur, là, tout de suite, et finalement ils sont en retard. Ou bien ils s'en vont à l'heure, mais avec une autre. Il y a des hommes, aussi, qui ne vous promettent rien, et ne vous donnent rien non plus. *(Bref regard à Etienne)* D'autres que vous pourriez aider, et qui ne vous remarquent pas. D'autres qui vous visitent : prendra ? Prendra pas ? Merci. Je vous appellerai, madame. *(Une pause)* Je vais m'en aller. Il faut que je repasse un moment à l'agence. Je reviendrai.

Elle ne bouge pas. Un silence.

MONSIEUR ASTRUC. J'ai connu une grande église blanche au bord de la mer, dans les Caraïbes. Le prêtre chantait la messe en vitesse, puis il criait : "A l'eau ! A l'eau tout le monde !" Les gens sortaient de l'église très vite, en se déshabillant, au-dessous ils portaient leurs maillots, ils traversaient la plage en courant et hop ! Ils piquaient une tête dans l'eau toute verte et bleue, le curé le premier ! C'était chaque dimanche le baptême...

MAURICE. Pourquoi tu as raconté ça ?

MONSIEUR ASTRUC. Parce qu'il y avait un silence.

Un autre court silence.

FEMME DE L'AGENCE *(à Maurice)*. L'agence est située dans un petit local, au rez-de-chaussée. Il y a une vitrine mais on s'en sert pour coller les affichettes. Alors, à l'intérieur, c'est toujours très sombre.

ÉTIENNE. Je vois ça d'ici.

FEMME DE L'AGENCE. Je vis toute seule. J'ai un patron, il s'appelle Monsieur Dunoyer, c'est un bel homme, sa vie c'est les chevaux de course. Il va, il vient, je ne le vois jamais. Il me téléphone. *(A Etienne)* Qu'est-ce que vous faites comme travail ?

ÉTIENNE. J'en cherche un.

FEMME DE L'AGENCE. Depuis longtemps ?

ÉTIENNE. Depuis un an ou deux.

FEMME DE L'AGENCE (*tout en massant Maurice*). Et moi qui fais tant et tant de choses. Ah, que c'est injuste, parfois. (*A Monsieur Astruc*) Alors, Monsieur Astruc ?

MONSIEUR ASTRUC. Oui ?

FEMME DE L'AGENCE. Je suppose que c'est trop cher ?

MONSIEUR ASTRUC. Ce qui me dérouté toujours, avec l'argent, c'est comme il est mal partagé.

Le téléphone sonne. Etienne décroche.

ÉTIENNE (*au téléphone*). Allô ? Un moment... (*A Monsieur Astruc*) C'est pour vous.

Monsieur Astruc se dirige lentement vers le téléphone et répond avec un début de lassitude.

MONSIEUR ASTRUC (*au téléphone*). Allô ?... Oui, bonjour maître... Non... Non, non, je vais assez bien merci... Mais comment voulez-vous que je trouve cette somme avant mardi ?... Je sais... Eh bien, tant pis, maître... Tant pis, tant pis... Ça m'est bien égal, vous savez... Non... Entendu... Au revoir, maître... (*Il raccroche*) On aimerait changer le nom des jours. Faire du mardi un mercredi. Ou même un jeudi. Un jeudi de la semaine suivante.

FEMME DE L'AGENCE. Ça vous ferait vieillir plus vite.

MONSIEUR ASTRUC. Ça m'est bien égal de vieillir. C'est encore le seul moyen qu'on ait trouvé pour vivre longtemps.

ÉTIENNE. Ça vous intéresse, de vivre longtemps ?

MONSIEUR ASTRUC. Eh oui, hélas. C'est pour cette raison, probablement, que je m'accroche. Mais même cette envie disparaît. Ce que j'aimerais, maintenant, c'est achever paisiblement mon existence dans un village, jouant aux boules et pêchant à la ligne. Mais je n'en ai pas les moyens.

ÉTIENNE. Cette année, il fait beaucoup trop de vent pour pêcher à la ligne.

MONSIEUR ASTRUC. C'est vrai. Même pour jouer aux boules, il fait trop de vent. (*Un temps. A Madeleine :*) Vous permettez que j'aille un peu me reposer dans votre chambre ?

MADELEINE. Je vous en prie.

MONSIEUR ASTRUC. J'ai tellement mal dormi, la nuit dernière... Mes paupières, tout à coup, obéissent à la pesanteur. Si on m'appelle, soyez gentils, dites que je rappellerai... D'ailleurs, je ne dormirai pas longtemps...

Il se lève et se dirige à pas lents vers la chambre.

MADELEINE (*montrant Maurice*). Vous ne vouliez pas demander quelque chose à votre ami ?

MONSIEUR ASTRUC. Ça peut attendre un peu. (*A Etienne :*) Vous n'auriez pas un poste de radio à me prêter ?

ÉTIENNE (*lui montrant un poste*). Si, là.

MONSIEUR ASTRUC. Ah, merci. J'aime bien un peu de musique quand je m'endors. Quelque chose de reposant. Une sonate. (*Il ouvre la porte de la chambre*) A tout à l'heure.

ÉTIENNE. A tout à l'heure.

MADELEINE. A tout à l'heure.

Monsieur Astruc entre dans la chambre et referme la porte. On entendra un peu plus tard, très faible, une musique. La femme de l'agence cesse de masser le visage et les pieds de Maurice.

FEMME DE L'AGENCE. Vous pouvez vous lever.

MAURICE. C'est déjà fini ?

FEMME DE L'AGENCE. Pour bien faire, il faudrait que nous soyons seuls, vous et moi. Loin de tout ce monde. Comment vous sentez-vous ?

MAURICE. Très calme.

FEMME DE L'AGENCE. Ne mentez pas.

MAURICE. Je me sens très calme. Aussi calme qu'avant.

Il se lève et se tourne vers Madeleine.

MAURICE. Que décidez-vous, Madeleine ?

MADELEINE. Je ne décide rien. Que voulez-vous que je décide ?

ÉTIENNE. Ce monsieur a raison. Il faut que tu prennes une décision.

MADELEINE. Elle est prise, ma décision ! Qu'est-ce que vous avez, tous les deux ? Il a un quart d'heure ou vingt minutes de retard, ce n'est rien ! Il est normal que je l'attende ! A ma place, il attendrait, lui aussi !

MAURICE. Je ne pense pas.

MADELEINE. Comment ?

ÉTIENNE. C'est bien vrai. A ta place, il serait parti depuis longtemps.

MADELEINE. Vous n'en savez rien !

ÉTIENNE. Ça se devine. (*A Maurice*) C'est quelqu'un que je ne connais pas, mais je le trouve superficiel et désinvolte.

MAURICE. Très cavalier, très malpoli. Et probablement assez vaniteux. (*Maurice remet ses chaussures et sa veste en disant à Madeleine :*) Ecoutez, Madeleine, voici ce que je vais faire. Je vais rentrer chez moi, passer à la banque avant que ça ferme, prendre de l'argent, tout le nécessaire. Je parlerai rapidement à mes parents. J'en ai pour une heure. Je reviens et nous partons, d'accord ?

MADELEINE. Non.

MAURICE. Pourquoi non ?

MADELEINE. Non ! Je ne suis pas d'accord ! Je n'ai pas l'intention de partir avec vous ! Combien de fois je devrai vous le dire ?

MAURICE. Donnez-moi vos raisons.

MADELEINE. D'abord je ne vous connais pas ! Vous arrivez ici, vous vous faites masser, et puis quoi ? Qu'est-ce que je sais de vous ? Que vos parents ont de l'argent ! Que les œufs vous sont

interdits ! Que ce matin vous avez rencontré une femme dans un bureau de poste et lui avez proposé de partir avec elle !

MAURICE. Elle a dit non.

MADELEINE. Evidemment elle a dit non.

MAURICE. Je ne vous plais pas ?

MADELEINE. Ce n'est pas la question.

MAURICE. Il faut tout de même que j'en ai le cœur net ! Répondez-moi franchement : il y a quelque chose en moi qui vous répugne ? Vous comprenez ce que je veux dire ? Quelque chose de particulier, que les autres n'ont pas ?

MADELEINE. Non, rien.

MAURICE. Vous en êtes bien sûre ?

MADELEINE. Oui.

MAURICE. Vous ne dites pas ça uniquement pour ne pas me fâcher ?

MADELEINE. Non.

MAURICE. C'est un problème qui me préoccupe depuis si longtemps, si vous saviez ! Chaque jour je passe des heures à m'examiner. Est-ce que j'ai les pieds tordus ? L'haleine puante ? Le regard oblique et effrayant ?

MADELEINE. Mais non.

MAURICE. Prenez tout le temps de me regarder.

MADELEINE. Un coup d'œil suffit.

MAURICE. Alors dites-moi : pourquoi refusez-vous de partir avec moi ? Pourquoi un homme plutôt qu'un autre ? C'est ce que je n'ai jamais compris. Il est plus jeune que moi ?

MADELEINE. Non.

MAURICE. Plus intelligent, plus drôle, sûrement pas. Plus riche, peut-être ?

MADELEINE. Je n'en sais rien.

MAURICE. Plus beau ?

MADELEINE. Pas forcément.

MAURICE. Enfin, voici un homme qui n'est pas très beau, qui n'est pas très jeune et qui est en retard ! Et de l'autre côté, je suis ici, je suis libre, je suis calme, j'ai un peu de bien et je ne demande qu'à m'en aller ! Immédiatement ! Et cette femme ne veut pas ! C'est extraordinaire ! Elle ne veut pas ! (*Il s'anime vraiment*) Mais tous les signes nous le crient ! Regardez autour de vous, le vent souffle, les feux rouges sont détraqués, les enfants fabriquent des armes, les gens vont et viennent n'importe comment, ils promettent n'importe quoi, les lésions cérébrales se multiplient, les bergers brûlent les forêts, il y en a qui lisent dans les nuages, Dieu n'est plus d'accord avec Dieu, une seule chose peut nous sauver ! Une seule ! Je n'en vois pas d'autre ! Et vous la refusez ! Vous la refusez obstinément ! C'est tout de même extravagant ! Extravagant !

La porte de la chambre s'ouvre. Apparaît Monsieur Astruc, en manches de chemise et sans chaussures.

MONSIEUR ASTRUC. Je t'en supplie, Maurice, un peu moins fort.

Un silence. Maurice s'éloigne de Madeleine et va s'asseoir à l'écart. Monsieur Astruc rentre dans la chambre en ajoutant :

MONSIEUR ASTRUC. Je n'arrive pas à dormir, moi qui suis le seul à en avoir besoin.

Il referme la porte de la chambre. La femme de l'agence demande à Maurice :

FEMME DE L'AGENCE. Vous vouliez rajouter quelque chose ?

MAURICE. A quoi ?

FEMME DE L'AGENCE. A ce que vous disiez. C'était intéressant.

MAURICE. Non, rien.

FEMME DE L'AGENCE. Eh bien, dans ce cas, je m'en vais. A tout à l'heure, sans doute. Il faut que j'aille chercher le général et Madame Dalloz. (*A Maurice*) Au revoir, monsieur.

MAURICE. Au revoir, madame.

FEMME DE L'AGENCE. Mademoiselle.

MAURICE. Au revoir, mademoiselle.

FEMME DE L'AGENCE. Je ne vous ai pas fait grand bien, je le regrette. A cause des autres, peut-être. Vous savez l'idéal, pour vous ? Le grand air. Partir quelque part en Afrique avec moi cet hiver. Porter des vêtements de toile. Marcher longtemps dans la savane.

MAURICE. Je me méfie du grand air.

FEMME DE L'AGENCE. Pourquoi ?

MAURICE. Pour des tas de raisons. Du grand air et du vent.

FEMME DE L'AGENCE. Ou bien simplement voir des gens très pauvres. Misérables, mourants. Abandonnés et déchirés. Ça fait beaucoup de bien, parfois.

MAURICE. Il y a des êtres qui ont des vies de bois mort. Des vies de brindilles. D'autres qui ont des vies de soie, des vies de champagne, quelques-uns des vies de diamant.

FEMME DE L'AGENCE. Et vous ?

MAURICE. Mes ambitions sont limitées. Moi je ne rêve que d'une vie de porcelaine. Oui. Exactement de porcelaine.

FEMME DE L'AGENCE. Et vous ne l'avez pas ?

MAURICE. Mais non ! Vous voyez bien que non ! J'ai une vie de moleskine ! Une vie de toile cirée ! Et quand je rencontre ma chance, ma seule chance de métamorphose, elle me dit non, non et non.

La femme de l'agence le regarde un instant, puis elle s'éloigne sans un mot de Maurice et se dirige vers la porte.

MAURICE. Vous partez ?

FEMME DE L'AGENCE. Oui.

MAURICE. Vous partez et vous ne me faites pas visiter l'appartement ?

FEMME DE L'AGENCE. Pardon ?

MAURICE. J'ai dit que je voulais louer cet appartement. L'ai-je dit ou ne l'ai-je pas dit ?

FEMME DE L'AGENCE. Vous l'avez dit.

MAURICE. Et vous ne me faites pas visiter ?

FEMME DE L'AGENCE. Mais si, bien sûr... Je suis là pour ça...

MAURICE. Alors ?

FEMME DE L'AGENCE. Je commence par ici ?

MAURICE. Commencez par où vous voudrez.

La femme de l'agence recommence à faire visiter l'appartement, suivie par Maurice.

FEMME DE L'AGENCE. Eh bien... ici le living-room... Cinquante-deux mètres carrés... C'est tout installé, c'est très confortable... La moquette a deux ans... Elle est pour ainsi dire neuve...

MAURICE. Il n'y a pas une terrasse ?

FEMME DE L'AGENCE. Vous l'avez déjà vue, je crois ?

MAURICE. Je veux la revoir.

FEMME DE L'AGENCE. Et vos vertiges ?

MAURICE. Quels vertiges ?

Elle se résigne à accompagner Maurice sur la terrasse. Pendant qu'ils montent :

FEMME DE L'AGENCE. Par ici, s'il vous plaît... La vue est imprenable... Il y a le soleil toute la journée... La terrasse, c'est évidemment ce qui fait le prix de l'appartement... Vous la voyez un jour où il y a beaucoup de vent, ce n'est pas de chance...

Ils disparaissent. Etienne et Madeleine restent seuls. Un silence.

ÉTIENNE (à Madeleine). Une femme ponctuelle comme toi, ce que tu dois souffrir.

MADELEINE. Je suis si ponctuelle que ça ?

ÉTIENNE. Tu es maniaque, tu ne te rends pas compte.

MADELEINE. Maniaque ?

ÉTIENNE. Oui.

MADELEINE. Tu veux dire : d'une manière générale ou seulement dans certains cas ?

ÉTIENNE. D'une manière générale.

MADELEINE. Je ne le savais pas.

ÉTIENNE. Et non seulement tu es ponctuelle, mais la plupart du temps tu arrives en avance. Au cinéma, dans les gares, partout.

MADELEINE. On ne peut pas en dire autant de toi.

ÉTIENNE. Tu es toujours pressée, tu marches vite, tu regardes ta montre. Dès qu'on arrive quelque part, il faut partir. A tel point qu'en fin de compte il est extrêmement fatigant de vivre avec toi.

MADELEINE. Tu vas pouvoir te reposer.

ÉTIENNE. Tu n'es pas encore partie.

MADELEINE. Je te gêne ?

ÉTIENNE. Comment ?

MADELEINE (*élevant la voix*). Ça te gêne que j'attende ici, avec toi ? Tu voudrais peut-être que je descende et que j'attende dans le hall ? Ou même dans la rue, en plein vent ? C'est ça que tu voudrais ? Dis-moi : que je m'en aille le plus rapidement possible ? Et que je te laisse te reposer ?

ÉTIENNE. Je voudrais que tu prennes une décision.

MADELEINE. Je l'ai prise, ma décision ! J'attends ! Ici ! Jusqu'à ce qu'il arrive ! Même si je dois l'attendre longtemps ! Jusqu'à demain ! Jusqu'à l'année prochaine !

La porte de la chambre s'ouvre. Réapparaît Monsieur Astruc qui dit :

MONSIEUR ASTRUC. Un peu moins de bruit, s'il vous plaît, je venais à peine de m'endormir.

ÉTIENNE. Et nous vous avons réveillé ?

MONSIEUR ASTRUC. Au beau milieu d'un rêve.

ÉTIENNE. — Quel rêve ? — Racontez-moi: *Ah ! bon.*

MONSIEUR ASTRUC. Une femme très belle se tenait debout tout près du lit. De ses deux mains, en me regardant, elle nouait un turban sur sa tête. Mais les morceaux de tissu blanc s'entremêlaient si mystérieusement que je ne pouvais pas comprendre, malgré toute mon attention, comment le turban restait en place. Alors la femme recommençait, sans perdre patience, avec des mouvements très doux, inexplicables.

MADELEINE. C'est un rêve très clair.

MONSIEUR ASTRUC. Je vous écoute.

La femme de l'agence redescend à ce moment-là de la terrasse, affolée, en criant :

FEMME DE L'AGENCE. Au secours !... Vite !... Ah, Seigneur mon Dieu !... Au secours !

MONSIEUR ASTRUC. Que se passe-t-il ?

FEMME DE L'AGENCE. Ce monsieur... Votre ami... Oh, mon Dieu, mon Dieu !...

MONSIEUR ASTRUC. Et alors ?

FEMME DE L'AGENCE. Il a sauté de la terrasse !

MADELEINE. Quoi ?

MONSIEUR ASTRUC. Il a... Ah, nom d'un chien ! Ah sacré nom d'un chien ! Maurice !

En bras de chemise et sans chaussures, Monsieur Astruc s'élance vers la terrasse, cependant que la femme de l'agence, très émue, dit aux deux autres :

FEMME DE L'AGENCE. Il était à côté de moi, je lui parlais, je lui montrais la vue... Il ne disait rien... Il y avait un vent terrible... Brusquement il a enjambé la balustrade, il s'est écrié : "Cette femme me déteste !" et il a sauté !

MADELEINE. Il a dit ça ?

FEMME DE L'AGENCE. Oui.

MADELEINE. Et il a sauté dans le vide ?

FEMME DE L'AGENCE. Dans le vide ! Du quatrième étage !

Abattue, elle s'assied sur une chaise.

FEMME DE L'AGENCE. Je n'ai pas de chance... Ces sortes de choses n'arrivent qu'à moi... Une fois, l'année dernière, en faisant visiter un trois-pièces à Jussieu... Vraiment, je n'ai pas de chance. Que va dire Monsieur Dunoyer ?

ÉTIENNE. Que vous est-il arrivé en faisant visiter le trois-pièces ?

FEMME DE L'AGENCE. A Jussieu ?

ÉTIENNE. Oui.

FEMME DE L'AGENCE. Eh bien, figurez-vous que j'entre avec mes clients dans la cuisine, j'allume le gaz...

A ce moment Monsieur Astruc redescend, toujours précipitamment, en demandant à la femme de l'agence :

MONSIEUR ASTRUC. A quel endroit ? A quel endroit exactement a-t-il sauté ?

FEMME DE L'AGENCE. Juste au coin, pourquoi ?

MONSIEUR ASTRUC. Je me suis penché par-dessus la balustrade – il fait un de ces vents, entre parenthèses –, mais je n'ai rien vu du tout, dans la rue ! Ni sur le trottoir, nulle part !

ÉTIENNE. Le vent l'a peut-être emporté.

MONSIEUR ASTRUC. Ce n'est pas le moment de rigoler.

ÉTIENNE. Je ne rigole pas. Les Grecs possédaient un vent qu'ils appelaient l'emporteur d'enfants, le païdophore.

FEMME DE L'AGENCE. Comment savez-vous ça ?

ÉTIENNE. Je l'ai lu dans un livre.

MONSIEUR ASTRUC. Mais j'ai besoin de mon ami ! Vous ne comprenez pas ? J'en ai besoin impérativement !

MADELEINE. Et il n'est plus sur la terrasse ? Vous êtes sûr ?

MONSIEUR ASTRUC. J'ai regardé partout, je ne l'ai pas vu !

On sonne à la porte d'entrée. Tous, ils restent un instant silencieux, immobiles. Puis Madeleine s'écarte des autres et se dirige presque timidement vers la porte en disant :

MADELEINE. Excusez-moi... C'est peut-être...

On sonne de nouveau, avec nervosité. Madeleine ouvre. C'est Maurice. Il est dépeigné, il a les cheveux quelque peu en désordre, mais à part cela tout paraît normal. Tout le monde est surpris de le voir. Il entre, on va vers lui, on l'entoure.

MONSIEUR ASTRUC. C'est toi ? Où étais-tu passé ?

FEMME DE L'AGENCE. Vous m'avez fait une de ces frayeurs ! C'est vrai que vous avez sauté ?

MAURICE. Oui, c'est vrai.

MONSIEUR ASTRUC. Mais pourquoi, Maurice ? Pourquoi ?

MAURICE. Et non seulement j'ai sauté, mais je vais recommencer immédiatement ! Il est absolument inadmissible qu'on n'arrive pas à se tuer en sautant de cette terrasse !

Il essaie de passer, les autres l'en empêchent.

MONSIEUR ASTRUC. Maurice !

MAURICE. Laissez-moi passer !

FEMME DE L'AGENCE. Mais arrêtez ! Mais vous n'y pensez pas !

MAURICE. Laissez-moi passer, je vous dis !

FEMME DE L'AGENCE. Jamais de la vie !

MONSIEUR ASTRUC. Maurice ! Tu ne vas pas me faire ça !

FEMME DE L'AGENCE. Et pourquoi ici ? Mais qu'est-ce qui vous prend ? Arrêtez ! Je vous interdis de sauter !

Maurice est maintenu en place, mais il tente toujours de se dégager.

MONSIEUR ASTRUC. Calme-toi, Maurice. Calme-toi et explique-toi.

MAURICE. Je ne peux pas expliquer une chose que je ne comprends pas ! J'ai sauté, je suis tombé, je suis tombé logiquement et je me suis retrouvé sur mes jambes en train de marcher ! Même pas une cheville foulée ! Rien ! Il faut absolument que je recommence pour voir si oui ou non on peut se tuer ou au moins se blesser, en tombant de là-haut ! Laissez-moi recommencer ! Rien qu'une fois !

FEMME DE L'AGENCE. Mais jamais de la vie !

MONSIEUR ASTRUC. Et moi, Maurice, moi qui compte sur toi !

FEMME DE L'AGENCE. Pensez à ce que dira mon patron ! Je fais visiter des appartements et les gens se jettent dans le vide !

MADELEINE. Je ne vous déteste pas, quelle idée !

Un silence. Maurice cesse de se débattre, regarde Madeleine, lui demande :

MAURICE. Qu'est-ce que vous avez dit ?

MADELEINE. Je ne vous déteste pas.

Un temps. Maurice regarde Madeleine sans rien dire. Les autres le tiennent toujours. Etienne, qui se trouve à côté de la femme de l'agence, lui dit :

ÉTIENNE. Alors, vous entrez dans la cuisine, vous allumez le gaz...

FEMME DE L'AGENCE (*étonnée*). Maintenant ?

ÉTIENNE. Non, non, en faisant visiter le trois-pièces à Jussieu... Que s'est-il passé ?

FEMME DE L'AGENCE. Ah, oui...

MONSIEUR ASTRUC. De quoi parlez-vous ? Qu'est-ce que c'est que ce trois-pièces ?

La femme de l'agence s'apprête à lui répondre quand retentit de nouveau la sonnerie de la porte. Ils s'immobilisent tous et regardent dans cette direction. Madeleine se détache du groupe et fait quelques pas en direction de la porte, hésitante.

MADELEINE. Excusez-moi...

Puis elle s'arrête, indécise, comme si elle n'osait pas ouvrir, craignant de se tromper encore.

MADELEINE. Je ne regardais plus, je n'ai pas entendu le klaxon... C'est peut-être lui...

MAURICE. Je parie que non.

MONSIEUR ASTRUC. Qu'est-ce que tu en sais ? Moi je dis que c'est possible. *(A la femme de l'agence)* Et vous ?

FEMME DE L'AGENCE. Moi, je n'en sais rien. Mais je le souhaite. *On sonne de nouveau. Madeleine, qui ne bouge toujours pas, dit :*

MADELEINE. C'est lui. C'est bien sa façon de sonner.

ÉTIENNE. Eh bien, ouvre ! Qu'est-ce que tu attends ?

MADELEINE. Ouvre, toi.

ÉTIENNE. Et puis quoi encore ?

FEMME DE L'AGENCE. Je vais ouvrir, si vous le permettez. *(A Monsieur Astruc et Etienne, montrant Maurice :)* Vous le tenez bien ?

MONSIEUR ASTRUC. Allez-y.

Elle se dirige vers la porte et ouvre. Apparaissent le général et Madame Dalloz. Le général est un vieil homme à peu près aveugle. Il marche en s'appuyant sur une canne et sa femme ne lâche pas son bras.

LA GÉNÉRALE. Bonsoir, madame, c'est encore moi. Nous pouvons entrer ?

FEMME DE L'AGENCE. Bien sûr, Madame Dalloz, bien sûr...

LA GÉNÉRALE. Je suis revenue avec mon mari...

FEMME DE L'AGENCE. Monsieur le général...

LE GÉNÉRAL. Madame...

LA GÉNÉRALE. Je sais bien qu'il n'est pas encore six heures, mais si cela ne dérange personne...

FEMME DE L'AGENCE. Pas du tout, pas du tout. Entrez.

Elle fait entrer le général et la générale, qui s'avancent à petits pas vers le centre de la pièce. Au passage, la générale remarque Maurice, que tiennent solidement Etienne et Monsieur Astruc, ce dernier toujours sans chaussures et sans veston. La générale hoche la tête pour les saluer, fort surprise. Ils lui rendent son salut.

LA GÉNÉRALE. Messieurs...

MONSIEUR ASTRUC. Madame...

MAURICE. Madame...

Le général paraît ne voir personne. Il tâte le terrain devant lui avec sa canne. Madeleine est allée se remettre devant la fenêtre et elle regarde à l'extérieur. La femme de l'agence accompagne le général et la générale Dalloz.

FEMME DE L'AGENCE. Eh bien, comme je vous disais... Ici, n'est-ce pas, le living-room... Cinquante-deux mètres carrés... C'est tout installé, c'est très confortable... La cheminée...

LE GÉNÉRAL. Où est le soleil ?

FEMME DE L'AGENCE. Le soleil ?

LE GÉNÉRAL. Oui. Le soleil.

LA GÉNÉRALE. Il vient de là. La grande fenêtre est en plein midi.

LE GÉNÉRAL. Très bien... *(Il heurte une chaise)* Pardon...

LA GÉNÉRALE. C'est une chaise que tu as heurtée.

LE GÉNÉRAL. Excuse-moi...

FEMME DE L'AGENCE. La moquette a deux ans. Elle est pour ainsi dire neuve. Chauffage central au gaz...

LE GÉNÉRAL. Au gaz ? Ah non, non non. Pas de gaz.

FEMME DE L'AGENCE. Pourquoi ?

LE GÉNÉRAL *(à sa femme)*. J'ai déjà failli mourir asphyxié, il y a deux ans, tu te rappelles ? Un jour où tu n'étais pas là.

LA GÉNÉRALE. J'ai tout vérifié, ne t'inquiète pas.

FEMME DE L'AGENCE. C'est un modèle de chaudière allemande.

LE GÉNÉRAL. Ah bon, ça me rassure un peu.

LA GÉNÉRALE. Nous pouvons voir la chambre ?

FEMME DE L'AGENCE. Naturellement.

LA GÉNÉRALE (*à son mari*). C'est par ici. C'est très silencieux, tu verras. Tu aimes ce genre de chambres.

LE GÉNÉRAL. Où est le soleil ?

LA GÉNÉRALE. Toujours en face.

La générale, qui guide le général, pénètre dans la chambre avec la femme de l'agence. Avant d'entrer, la générale a un autre regard étonné pour Maurice, toujours maintenu.

MAURICE (*après un temps*). Vous pouvez me lâcher.

MONSIEUR ASTRUC. Tu es sûr ?

MAURICE. Je suis sûr.

MONSIEUR ASTRUC. Tu ne vas pas recommencer ?

MAURICE. Pas pour le moment.

MONSIEUR ASTRUC. Je n'ai pas confiance.

MAURICE. Je te dis que tu peux me lâcher. J'ai réfléchi. J'ai dû tomber sur du gazon humide, ça explique tout. Et le vent m'a aidé. Il a adouci ma chute.

MONSIEUR ASTRUC. J'ai ta parole ?

MAURICE. Tu as ma parole.

Lentement, Monsieur Astruc le lâche. Maurice reste sur place un instant. Les deux autres l'entourent toujours, en relâchant leur attention.

ÉTIENNE. Une fois, j'ai lu dans un journal qu'un parachutiste américain avait sauté d'une hauteur de deux mille mètres, au Viêt-nam. Son parachute ne s'est pas ouvert. Il n'a eu aucun mal.

MONSIEUR ASTRUC. Il est tombé sur du gazon ?

ÉTIENNE. Non. Dans un marécage.

MONSIEUR ASTRUC. Je n'ai pas vu de marécage autour de la maison.

Brusquement, Maurice s'échappe et fonce vers l'escalier qui mène à la terrasse.

MONSIEUR ASTRUC. Attention ! Il s'échappe ! Vite !

Etienne et Astruc le rattrapent de justesse au bas des marches.

ÉTIENNE. Nous le tenons.

MONSIEUR ASTRUC. Maurice, tu nous as trompés. Tu m'avais donné ta parole.

MAURICE. La parole ne compte plus. Tu l'as dit toi-même.

Madeleine a fait un mouvement pour les aider mais voyant qu'ils ont rattrapé Maurice, elle reste à la fenêtre. De nouveau Etienne et Monsieur Astruc maintiennent Maurice solidement, mais ils ne sont plus au même endroit. Le général, la générale et la femme de l'agence reviennent à ce moment-là de la chambre. Nouveaux regards surpris de la générale à Maurice, maintenu.

LE GÉNÉRAL. Où sommes-nous maintenant ?

LA GÉNÉRALE. Nous sommes dans le living-room. Ça te plaît ?

LE GÉNÉRAL. Ça me plaît beaucoup. Mais diable que c'est cher !

FEMME DE L'AGENCE. Ce n'est pas cher pour ce que c'est.

LA GÉNÉRALE. Mais les prix se sont effondrés dernièrement.

FEMME DE L'AGENCE. Oh, pas partout. Pas pour les belles choses.

LE GÉNÉRAL (*à sa femme*). Il y a du monde, il me semble ?

LA GÉNÉRALE. Oui. Il y a des gens.

LE GÉNÉRAL. Des hommes ou des femmes ?

LA GÉNÉRALE. Les deux.

LE GÉNÉRAL. Bonjour messieurs-dames.

MONSIEUR ASTRUC. Mon général.

MADELEINE. Monsieur.

LE GÉNÉRAL (*à la femme de l'agence*). Autrefois, pour ce prix-là, on avait un hôtel particulier !

FEMME DE L'AGENCE. C'est le prix de la vie qui n'est plus le même.

LE GÉNÉRAL. Et ce n'est pas extraordinaire, vous savez, une retraite de général.

LA GÉNÉRALE. De général de brigade.

LE GÉNÉRAL. Tu as bien regardé la baignoire ? Elle n'est pas trop grande, au moins ?

FEMME DE L'AGENCE. Trop grande ?

LE GÉNÉRAL (*à sa femme*). L'année dernière, tu te souviens, tu m'avais fait couler un bain dans cette baignoire immense, aux Sables-d'Olonne, tout à coup j'ai glissé, je ne pouvais me raccrocher à rien...

LA GÉNÉRALE. Ici tu n'as rien à craindre. Fais-moi confiance. Tu veux voir la terrasse ?

LE GÉNÉRAL. Oui, je veux bien. Où est-ce ?

LA GÉNÉRALE. C'est par ici.

LE GÉNÉRAL. Excusez-moi.

LA GÉNÉRALE. Ne t'excuse pas tout le temps.

LE GÉNÉRAL. Pardon.

La générale entraîne son mari vers l'escalier en disant à la femme de l'agence, qui les suit :

LA GÉNÉRALE. Restez donc ici. Ce n'est pas la peine de vous déranger. Vous devez en avoir assez de monter sur cette terrasse.

FEMME DE L'AGENCE. C'est un peu vrai.

LA GÉNÉRALE. Attendez-nous. Je connais le chemin. (*A son mari*) Viens, toi. Montons.

Le général tâte la première marche avec sa canne. La générale a un autre regard pour Maurice, toujours fermement maintenu. Le général et la générale commencent à gravir l'escalier.

LE GÉNÉRAL (*en montant*). Eh bien, tu vois, ce n'est pas trop rude.

LA GÉNÉRALE. Tu es encore jeune.

LE GÉNÉRAL. N'oublie pas que j'ai fait seize ans de colonie. Ça compte double.

LA GÉNÉRALE. Tu vas voir comme cette terrasse est belle. La vue est imprenable. Il y a des arbres tout autour, des espaces verts.

LE GÉNÉRAL. Et le soleil ?

LA GÉNÉRALE. Il est partout.

Ils disparaissent sur la terrasse, en haut de l'escalier. Un silence, puis Monsieur Astruc dit :

MONSIEUR ASTRUC. Nous pouvons peut-être le lâcher, maintenant.

ÉTIENNE. Vous croyez ?

MONSIEUR ASTRUC. Oui, oui...

Il le lâche et va se placer au bas de l'escalier, interdisant l'accès de la terrasse.

MONSIEUR ASTRUC. D'ailleurs, je vais me mettre ici. Il ne passera pas.

ÉTIENNE. Je le lâche, alors ?

MONSIEUR ASTRUC. Oui, mais doucement. Tout doucement.

Etienne lâche Maurice. Celui-ci ne leur prête aucune attention. Comme s'il avait complètement oublié ce qu'il voulait faire, il se tourne vers Madeleine et lui dit :

MAURICE. Avouez que j'avais raison, Madeleine.

MADELEINE. Comment ça, raison ?

MAURICE. Il n'est pas venu.

MONSIEUR ASTRUC. C'est vrai, au fait, il n'est pas venu.

ÉTIENNE. Ça vous étonne ?

MONSIEUR ASTRUC. Un peu.

MADELEINE. Il peut encore venir. Il n'est pas si tard que ça.

FEMME DE L'AGENCE. Le jour baisse...

MONSIEUR ASTRUC. Ça devient dangereux de rouler...

Les lumières commencent à baisser doucement. Elles baisseront jusqu'à la fin de la pièce. Un peu plus tard, Etienne allumera les lampes.

MONSIEUR ASTRUC. Ce qui m'étonne, s'il a eu un empêchement, c'est qu'il n'ait pas téléphoné.

MAURICE (*à Etienne*). C'est la première fois qu'elle s'en va ?

ÉTIENNE. De cette façon, oui.

MAURICE. Elle est déjà partie d'une autre façon ?

ÉTIENNE. Ça me gêne de vous en parler ici.

MAURICE. Je vous comprends. (*Il le prend par le bras*) Allons tous les deux sur la terrasse et vous m'en parlerez en tête à tête.

ÉTIENNE. Il y a quelqu'un en ce moment sur la terrasse.

MONSIEUR ASTRUC (*à Maurice*). D'ailleurs, je ne t'aurais pas laissé monter.

ÉTIENNE. Et puis, pour être franc, je ne l'aime pas beaucoup cette terrasse. Je n'ai jamais compris pourquoi elle donne tant de prix à l'appartement.

FEMME DE L'AGENCE. C'est comme ça. Ce n'est pas moi qui décide des critères.

ÉTIENNE. Moi, je n'y monte presque jamais. (*Montrant Madeleine*) C'est elle qui y tenait.

MADELEINE. Je n'y tenais pas tellement.

ÉTIENNE. Mais si, rappelle-toi. Tu disais que tu y prendrais des bains de soleil. Mais tu n'en as pris que deux ou trois en tout et pour tout.

MADELEINE. Il n'y a pas eu beaucoup de soleil cette année.

ÉTIENNE. Je me souviens d'une terrasse à la campagne, chez mon grand-père. Avec une treille et des pots verts pleins de gueules-de-loup. Elle donnait sur la vallée, les bois, le pont suspendu dans

le fond. L'été, on y mangeait, à l'ombre. On mettait les melons au frais dans un seau d'eau. Ça oui, c'était une terrasse...

MAURICE. Qu'est-ce que c'est, des gueules-de-loup ?

FEMME DE L'AGENCE. Des fleurs rouges.

Le téléphone sonne. Ils restent tous immobiles un instant, puis la femme de l'agence demande à Monsieur Astruc :

FEMME DE L'AGENCE. Vous ne répondez pas ?

MONSIEUR ASTRUC. C'est pour moi ?

FEMME DE L'AGENCE. Sûrement.

MONSIEUR ASTRUC (*montrant Madeleine*). Et si c'était pour elle ?

Monsieur Astruc quitte sa place au bas de l'escalier pour se diriger vers le téléphone. Aussitôt, voyant que la voie est libre, Maurice tente de foncer vers la terrasse. Monsieur Astruc fait rapidement volte-face et réussit à saisir Maurice par une cheville.

MONSIEUR ASTRUC. Vite ! Aidez-moi ! Je le savais !

Aidé par Etienne et par la femme de l'agence – Madeleine n'a pas bougé –, Monsieur Astruc fait redescendre à Maurice les quelques marches qu'il avait gravies et le maintient fermement. Le téléphone continue à sonner.

MONSIEUR ASTRUC (*à Madeleine*). Vous pouvez répondre, s'il vous plaît ?

Madeleine se dirige vers l'appareil et décroche.

MADELEINE (*au téléphone*). Allô ?... Oui... Un moment je vous prie. (*A Monsieur Astruc*) C'est pour vous.

MONSIEUR ASTRUC. C'est maître Garnier ?

MADELEINE. Oui.

MONSIEUR ASTRUC (*à Etienne*). Vous le tenez bien ?

ÉTIENNE. Je le tiens.

MONSIEUR ASTRUC. Je peux le lâcher, vous êtes sûr ?

FEMME DE L'AGENCE. Mais oui. Nous le tenons.

Monsieur Astruc lâche prudemment Maurice, qu'Etienne et la femme de l'agence tiennent, et va prendre le téléphone des mains de Madeleine.

MONSIEUR ASTRUC (*à Madeleine*). Merci infiniment... (*Au téléphone*) Allô ? Oui... Bonsoir maître... Oui, oui, j'ai essayé d'appeler le greffe du... Comment ? Ici ?... Qui leur a dit que j'étais ici ? Mais... Ecoutez, écoutez une seconde... Je crois précisément que j'ai trouvé quelqu'un, nous avons traversé une petite alerte, mais je ne...

Il est interrompu à ce moment-là par des cris perçants qui proviennent de l'escalier. La générale Dalloz réapparaît, descendant aussi vite que possible et criant :

LA GÉNÉRALE. Au secours ! Vite ! Mon mari ! Mon mari ! Il est tombé de la terrasse ! Il n'a pas fait attention, il... C'est un accident, c'est un accident, je... Oh, Seigneur !

Elle parvient en face des autres, au bas des marches, et s'arrête.

MONSIEUR ASTRUC (*au téléphone*). Une seconde, maître, voulez-vous ?

LA GÉNÉRALE (*aux autres*). Faites quelque chose, je vous en prie ! Ne restez pas là !

FEMME DE L'AGENCE. Qu'est-ce qu'on peut faire ?

MONSIEUR ASTRUC (*au téléphone*). Oui, oui ! Une seconde, une seconde...

FEMME DE L'AGENCE (*à la générale*). Qu'est-ce qui s'est passé ?

LA GÉNÉRALE. J'ai essayé de regarder dans la rue, mais il fait déjà très sombre... Il n'a pas vu que la balustrade était très basse, il l'a heurtée, il a basculé... C'est terrible... Ah, bonté divine, mais qu'est-ce qu'on va dire de moi ?

FEMME DE L'AGENCE. De vous ?

LA GÉNÉRALE. Il avait déshérité les enfants de son premier lit il y a trois semaines. On va dire que... Vite ! Venez ! Descendez avec moi !

ÉTIENNE (*montrant Maurice*). Nous ne pouvons pas le lâcher.

LA GÉNÉRALE. Pourquoi le tenez-vous ?

ÉTIENNE. Parce qu'il veut se jeter de la terrasse.

LA GÉNÉRALE. Mais pour quel motif ?

MAURICE. Parce que Madeleine n'a rien fait pour me retenir.

LA GÉNÉRALE. Qui est Madeleine ?

MONSIEUR ASTRUC. Attendez ! Attendez une minute ! (*Au téléphone*) Je suis à vous tout de suite, maître...

Il prend l'appareil de téléphone et va s'asseoir sur une des dernières marches de l'escalier, bouchant le passage et disant à la femme de l'agence :

MONSIEUR ASTRUC. C'est le seul accès à la terrasse ?

FEMME DE L'AGENCE. Mais bien sûr.

MONSIEUR ASTRUC. Alors vous pouvez descendre. Je reste là. Il ne passera pas.

LA GÉNÉRALE. Vite ! Venez ! Venez m'aider !

La générale, la femme de l'agence et Etienne sortent. Madeleine, qui a eu une hésitation, choisit de rester. Monsieur Astruc et Maurice, l'un debout, l'autre assis, sont face à face.

MONSIEUR ASTRUC (*au téléphone*). Oui, maître, je m'excuse, vous disiez ?... C'est un général qui est tombé de la terrasse... Je ne sais absolument pas pourquoi... Oui... (*Très effrayé*) Maintenant ? Ecoutez, essayez de les retenir au moins une heure ou deux... Vous me promettez ? Je vais m'en aller aussi vite que possible... Je remets mes chaussures, je prends ma veste et vous n'entendrez plus parler de moi, je vous le jure, mais retenez-les une heure ou deux... Dans les circonstances présentes, les lois peuvent tout de même s'adapter ! Dites-leur que j'arrive, c'est ça, très bonne idée, dites-leur que j'arrive... Merci, maître... Pour vos honoraires, nous pourrions peut-être envisager... (*A Maurice*) Il a raccroché. Cet homme-là travaille à l'excès. Il va lui arriver un malheur.

Il raccroche à son tour, garde un instant le silence, puis il dit à Maurice :

MONSIEUR ASTRUC. Il va falloir que je m'en aille.

MAURICE. Où ?

MONSIEUR ASTRUC. Je n'en sais fichtre rien. Mais vite. (*A Madeleine*) Ce monsieur que vous attendez, s'il arrive un jour, où vous emmène-t-il ?

MADELEINE. A Venise.

MONSIEUR ASTRUC. En Italie ?

MADELEINE. Oui.

MONSIEUR ASTRUC. C'est comme une idée d'autrefois.

MADELEINE. Peut-être.

MONSIEUR ASTRUC. Il n'y aurait pas une petite place pour moi dans la voiture ?

MADELEINE. Je ne sais pas ce qu'il a emporté.

MONSIEUR ASTRUC. C'est que je n'ai pas beaucoup de temps pour me décider, vous comprenez ?

MAURICE. Si tu es pressé, va-t'en.

MONSIEUR ASTRUC. De toute façon, Maurice, je vais attendre qu'ils remontent. Pour rien au monde je ne te laisserai seul.

MAURICE. Pourquoi ?

MONSIEUR ASTRUC. Tu sais très bien pourquoi.

MADELEINE (*à Monsieur Astruc*). Si vous devez vraiment partir, je peux essayer de le tenir à votre place...

MONSIEUR ASTRUC. Vous n'êtes pas assez forte.

MAURICE. Elle est plus forte que tu ne crois.

MONSIEUR ASTRUC. Ecoute-moi avant que je m'en aille.

MAURICE. Oui.

MONSIEUR ASTRUC. Si quelqu'un ici, en ce moment, a une bonne raison de se jeter de cette terrasse, ce n'est pas toi.

MAURICE. Ah, tu trouves ?

MADELEINE (*à Maurice*). Vous n'avez pas de raison, c'est vrai.

MAURICE (*à Madeleine*). Pardon ?

MADELEINE. Si je refuse de partir avec vous, ce n'est pas parce que je...

MAURICE. Qu'est-ce que vous dites ?

MADELEINE. Je dis que si je...

MAURICE. Qu'est-ce que vous croyez ? Que c'est à cause de votre refus ?

MADELEINE. Moi ? Je ne crois rien.

MAURICE. Si vous pensez que c'est à cause de vous que je veux sauter de cette terrasse, permettez-moi de vous dire, Madeleine, que vous vous trompez radicalement. (*A Monsieur Astruc*) Quelle prétention incroyable, tu ne trouves pas ? On dit à une femme qu'elle vous plaît, on se jette par la fenêtre, et elle croit que c'est à cause d'elle !

MONSIEUR ASTRUC. Moi aussi, Maurice, je l'ai cru.

MADELEINE. Vous n'avez pas dit que je vous plaisais.

MAURICE. Non ?

MADELEINE. Vous avez dit que vous m'aimiez. Vous l'avez même dit plusieurs fois. Et vous savez quoi ? Je vous ai cru. Je vous ai cru tout de suite. Je n'ai pas mis votre sincérité en doute. Pas une seconde. Je vais même vous dire autre chose : j'ai failli partir avec vous. Il s'en est fallu de très peu.

MAURICE. Ça ne m'aurait pas étonné.

MADELEINE. Je n'avais jamais rencontré quelqu'un comme vous. Vous me donniez envie d'en savoir davantage. Mais naturellement vous avez tout gâché. En vous jetant de la terrasse à cause de moi. Je dis bien : à cause de moi. Pour affirmer ensuite que ce n'était pas vrai. Vous êtes un impulsif, vous êtes aussi un dégonflé. Une grande gueule, un bébé. (*A Monsieur Astruc*) Vous pouvez le lâcher. Il n'ira pas se rebalancer dans le vide. Je prends le pari.

(*Monsieur Astruc hésite*) Lâchez-le ! Vous ne voyez pas qu'il tremble de peur ! Il va s'écrouler sur la moquette et il se mettra à chialer.

MAURICE.—Comment... mais comment faites-vous pour savoir sur moi tant de choses ?

MADELEINE. Comme vous dites : nous nous agitions dans tous les sens et nous oublions l'essentiel. Ah, c'est facile à prononcer, une belle phrase. On joue l'insolent, on fait le mariole. Elle est où, votre grande voiture blanche avec chauffeur ? Vous pouvez me la faire voir, par la fenêtre ?

MAURICE. Vous êtes la femme qu'il me fallait. Je l'ai su dès le premier regard.

MADELEINE. Eh bien voilà : en trois minutes je vous ai dit ce qui nous aurait pris plus de cinq ans de vie commune. C'est comme ça quand on ne se connaît pas. On s'envoie le paquet au visage et ça frappe juste. Tout le bien que j'aurais pu vous faire en acceptant de partir avec vous, je l'ai fait. Maintenant foutez-moi définitivement la paix !

MAURICE. Je vous obéis sans discuter.

MADELEINE. Et je pourrais vous apprendre bien d'autres détails sur les sentiments, comme vous dites, qui se manifestent dans cette pièce, et que vous êtes incapable de remarquer, même si parfois ils vous concernent. La seule chose qui pourrait nous sauver ! Mais je rêve ! Croyez-vous qu'une femme va s'en aller, va jouer sa vie, avec quelqu'un qui ne pense qu'à lui, qui ne parle que de lui ? Vous êtes aveugle, stupide. Vous ne m'aimez pas. Je ne vous plais pas. Je ne suis pas du tout votre genre de femme. Je ne suis pas belle ! Taisez-vous maintenant. J'en ai marre de vous entendre.

Elle se détourne. Maurice reste immobile et silencieux. D'un geste, il indique qu'il obéit. Monsieur Astruc s'adresse prudemment à lui :

MONSIEUR ASTRUC. Ecoute-moi, Maurice.

MAURICE (*baissant la voix*). Oui...

MONSIEUR ASTRUC. Avant de m'en aller, je vais te poser une question. D'ailleurs c'est pour ça que je t'ai demandé de venir.

MAURICE. Et je suis venu.

MONSIEUR ASTRUC. Tu'es mon ami, que tu le veuilles ou non. Après ça, je ne t'embêterai plus. Alors voici...

A ce moment la femme de l'agence rentre par la porte, qui était restée entrouverte, traverse rapidement la pièce et monte sur la terrasse en disant :

FEMME DE L'AGENCE. On ne le trouve nulle part. Je vais jeter un coup d'œil sur la terrasse pour voir s'il est vraiment tombé. *(A Monsieur Astruc, en passant :)* Tout va bien ? Il se calme ?

MONSIEUR ASTRUC. Oui, tout va bien, merci. Soyez prudente, avec ce vent.

FEMME DE L'AGENCE. Mais le vent ne me fait pas peur. Qu'est-ce que vous croyez ?

Elle disparaît en haut des marches.

MONSIEUR ASTRUC *(à Maurice)*. Qu'est-ce que je disais ?

MAURICE. Tu voulais me poser une question.

MONSIEUR ASTRUC. A quel sujet ?

MAURICE. C'est à toi de me le dire, voyons.

MONSIEUR ASTRUC. Ah oui, pardon si je me répète. Mais je suis fatigué. Aujourd'hui, je ne me suis pas reposé. Trop de mouvement. Alors, voilà. Le...

Madeleine, qui était revenue à la fenêtre pour jeter un coup d'œil dans la rue, s'écrie à ce moment-là :

MADELEINE. Une voiture rouge !

MONSIEUR ASTRUC. Où ?

MADELEINE. Dans la rue... Arrêtée en bas... *(Elle regarde)* Mais je ne sais pas si c'est une Alfa Romeo... Il fait presque nuit, je ne vois pas bien. *(A Maurice)* Vous vous y connaissez, en voitures ?

MAURICE. J'ai le droit de vous répondre ?

MADELEINE. Evidemment.

MAURICE (*sans aller regarder*). Je ne connais rien aux voitures. Mais ce n'est pas une Alfa Romeo.

MADELEINE. Comment le savez-vous ?

MAURICE. Je le sais.

MADELEINE. Je crois que vous avez raison. D'ailleurs, il me semble qu'il n'y a personne dans cette voiture. Elle est peut-être là depuis quelque temps...

MAURICE. Elle était là quand je suis arrivé.

MADELEINE. Vraiment ?

MAURICE. Si je vous le dis. Il m'arrive de regarder autre chose que mon visage.

MONSIEUR ASTRUC. Ça se remarque, une voiture rouge.

MADELEINE. Je suis sûre qu'elle n'était pas là. Mais ça n'a aucune importance.

MONSIEUR ASTRUC. A votre place, madame, je n'y compterais plus.

MADELEINE. Mais c'est un petit retard, ce n'est rien.

MONSIEUR ASTRUC. J'ai un peu l'habitude de ces situations-là... Et puis il est bien tard pour partir à Venise.

MADELEINE. Mais non, pourquoi ? Nous roulerons toute la nuit. Moi, je ne me sens pas fatiguée. Il connaît un itinéraire. Au lever du soleil, nous aurons passé les Alpes.

MONSIEUR ASTRUC. Et après tout, si vous tenez vraiment à vous enfuir, mon ami Maurice a raison : pourquoi un homme plutôt qu'un autre ? Je le connais bien, Maurice. Il est un peu capricieux, quelquefois. Il se laisse emporter, il s'agite. Il parle assez souvent de lui, c'est vrai. Mais c'est un brave cœur dans le fond. Un très brave cœur. N'est-ce pas, Maurice ?

MAURICE. Je le crois sincèrement.

MONSIEUR ASTRUC. C'est bien pourquoi, te connaissant comme je te connais, je vais enfin me permettre de te poser une question. Une seule.

MAURICE. Je t'écoute.

La femme de l'agence réapparaît à ce moment-là, redescendant rapidement de la terrasse et disant :

FEMME DE L'AGENCE. Je ne le vois pas. Il a dû bel et bien tomber. Vous ne l'avez pas vu passer, par hasard ?

MAURICE. Non.

MONSIEUR ASTRUC. Moi non plus.

FEMME DE L'AGENCE. Tout de même, un général, ça ne disparaît pas comme une feuille morte.

MONSIEUR ASTRUC. Il fait toujours autant de vent, là-haut ?

FEMME DE L'AGENCE. Ça se calme un peu avec le soir. *(A Madeleine)* Je peux téléphoner ?

MADELEINE. Faites donc.

Pendant que la femme de l'agence compose son numéro, Monsieur Astruc dit à Maurice :

MONSIEUR ASTRUC. Maurice, ma situation est grave. Très grave. Je vais être obligé de quitter la France, probablement en auto-stop, car tu sais que je n'ai plus de voiture, et il est possible que je ne te revoie plus. Et comme il est trop tard pour l'affaire dont je te parlais, je voulais juste te demander, très simplement...

Il s'interrompt en entendant avec surprise la femme de l'agence dire, au téléphone :

FEMME DE L'AGENCE. Allô ? Maître Garnier, s'il vous plaît... Oui... *(Elle attend un instant)* C'est moi. Je suis désolée, je ne pourrai pas venir aujourd'hui, j'ai pris du retard... Mais non, mais non... Entendu... A samedi. Bonsoir.

Elle raccroche.

MONSIEUR ASTRUC. Vous connaissez maître Garnier ?

FEMME DE L'AGENCE. Je le masse deux fois par semaine.

MONSIEUR ASTRUC. Comment un homme aussi occupé trouve-t-il le temps de se faire masser ?

FEMME DE L'AGENCE. Question d'organisation. Jusqu'à l'année dernière, il faisait aussi du tai-chi.

MONSIEUR ASTRUC. Tu vois, Maurice, c'est ce qui m'a toujours manqué, l'organisation. J'avais de l'initiative mais très peu de suite dans les idées.

FEMME DE L'AGENCE. Moi, c'est le contraire.

MONSIEUR ASTRUC. C'est-à-dire ?

FEMME DE L'AGENCE. Je passe pour être précise, structurée, j'ai mon agenda bien tenu. Je sais faire des tas de choses, sans compter celles que je pourrais apprendre. Mais il me manque un truc. Voilà. Quelque part. Et j'ai beau chercher, je ne trouve pas.

Madeleine, qui s'est approchée d'elle, lui dit :

MADELEINE. Je vous envie.

FEMME DE L'AGENCE. Voilà autre chose.

MADELEINE. Vous allez, vous venez, les visages se renouvellent. Les murs, les plafonds aussi. J'aimerais faire ce que vous faites.

FEMME DE L'AGENCE. C'est drôle que vous me disiez ça en ce moment.

MADELEINE. Pourquoi, en ce moment ?

FEMME DE L'AGENCE. Sur le point de partir en lune de miel à Venise.

MONSIEUR ASTRUC (*à la femme de l'agence*). Moi, je le sais, ce qui vous manque.

FEMME DE L'AGENCE. C'est quoi ?

Monsieur Astruc va répondre quand on entend du bruit à l'extérieur, par la porte restée grande ouverte. Madeleine dit :

MADELEINE. Ils remontent.

Etienne et la générale Dalloz réapparaissent, soutenant le général Dalloz qui ne paraît souffrir que de légères contusions.

FEMME DE L'AGENCE. Mais le voilà ! Où était-il passé ?

LA GÉNÉRALE. Il s'était perdu dans l'immeuble en essayant de retrouver l'étage.

ÉTIENNE. Il était entré chez des gens. Il leur racontait des histoires.

MAURICE (*au général*). Et naturellement vous n'avez rien ?

LA GÉNÉRALE. Il n'a rien ! Absolument rien ! C'est inimaginable ! Il tombe du quatrième étage et il n'a rien !

MAURICE (*à la générale*). Cette terrasse a quelque chose d'anormal, ne me dites pas le contraire.

LE GÉNÉRAL. Il y fait un vent ! C'est bien simple, je me suis approché du bord, je me tenais à la rampe et tout à coup une rafale de vent s'est abattue sur moi, si brutale... C'était... (*A sa femme*) C'était comme si quelqu'un me frappait dans le dos !

MONSIEUR ASTRUC. Je croyais que le vent s'était calmé.

LA GÉNÉRALE. Ah non !

MAURICE. Voulez-vous que nous tirions cela au clair ?

LA GÉNÉRALE. Comment cela, au clair ?

MAURICE. Je propose une chose. Nous montons tous sur la terrasse. Le général et moi nous nous prenons par la main et nous nous jetons une seconde fois dans le vide.

LE GÉNÉRAL. Pour quoi faire ?

MAURICE. Pour vérifier.

LE GÉNÉRAL. Pour vérifier quoi ?

MAURICE. Permettez-moi, mon général. Vous tombez d'une terrasse située au quatrième étage et vous n'avez rien. Juste une bosse ou deux. Vous ne trouvez pas ça curieux ?

LE GÉNÉRAL. Nous étions au quatrième étage ?

MAURICE. Mais oui.

LE GÉNÉRAL. En effet, c'est assez curieux. C'est même très curieux. Normalement, de cette hauteur-là...

MAURICE. C'est pourquoi je vous propose de recommencer. Devant témoins. Pour vérifier.

LE GÉNÉRAL. Mais pour vérifier quoi ?

MAURICE. Pour vérifier qu'il est impossible de se blesser en tombant de cette terrasse.

LE GÉNÉRAL. C'est en effet la seule méthode. Je suis d'accord.

FEMME DE L'AGENCE. Comment ça, d'accord ? D'accord pour quoi ?

LE GÉNÉRAL. Je suis d'accord pour recommencer. Allons-y. (*A Maurice*) Conduisez-moi, vous qui êtes jeune.

MAURICE. Venez.

Maurice le prend par le bras et tous les deux ils se dirigent vers l'escalier, dont l'accès est défendu par Monsieur Astruc. Celui-ci empêche Maurice de passer tandis que la femme de l'agence se saisit du général et s'écrie :

FEMME DE L'AGENCE. Maintenant ils sont deux à vouloir sauter ! Mais aidez-moi ! Je tiens le général !

MONSIEUR ASTRUC (*qui lutte avec Maurice*). Je fais tout ce que je peux, vous voyez bien, mais je ne pourrai pas tenir longtemps !

FEMME DE L'AGENCE. Il est hors de question qu'ils recommencent ! Mais que va s'imaginer Monsieur Dunoyer ? Aidez-moi tous ! Je vous en prie !

Etienne et Madeleine viennent leur prêter main-forte. A eux quatre ils se rendent maîtres de Maurice et du général (la générale n'est pas intéressée).

MONSIEUR ASTRUC. Encore une fois, calme-toi, Maurice.

MAURICE. Je suis très calme. Tu le vois bien.

FEMME DE L'AGENCE (*au général*). Enfin, monsieur le général, un peu de bon sens ! Vous ne vous rendez pas compte de ce que cet homme vous propose ! Vous venez d'échapper par miracle à la mort...

LE GÉNÉRAL. Ce n'est pas la première fois, mademoiselle.

FEMME DE L'AGENCE. Je me doute bien.

LE GÉNÉRAL. J'ai eu deux accidents d'automobile qui auraient pu être très graves et la fièvre jaune en quarante-neuf. Ne croyez surtout pas que la mort me fait peur !

FEMME DE L'AGENCE. Ce n'est pas ce que je voulais dire.

LE GÉNÉRAL. Mais c'est ce que vous avez dit ! Je suis extrêmement chatouilleux sur ce point ! Et puis je comprends ce monsieur. Je le comprends même très bien. Il y a quelque chose de très vexant, de presque humiliant, dans le fait de tomber de cette terrasse sans se blesser.

ÉTIENNE. Il y a d'autres manières de se blesser.

Le général est un peu surpris par cette intervention d'Etienne. Il marque un léger temps et demande :

LE GÉNÉRAL. Lesquelles, par exemple ?

ÉTIENNE. Les armes à feu, les bombes... Les baïonnettes...

LE GÉNÉRAL. J'ai surtout travaillé dans l'administration. A cause de mes yeux.

LA GÉNÉRALE. Il est plus à plaindre qu'à blâmer.

Etienne abandonne le général, qu'il aidait à tenir, tandis que la femme de l'agence et Monsieur Astruc tiennent encore Maurice. Etienne va allumer les lampes. La générale s'assied et, après un instant de silence, elle dit :

LA GÉNÉRALE. Si vous croyez que c'est une chose toute simple que de partager la vie d'un général. De le suivre pas à pas, d'abord lieutenant, puis capitaine, puis commandant, lieutenant-colonel, colonel. D'attendre les promotions, les citations, la retraite. D'établir les états de service. Si vous croyez que c'est une chose toute simple.

Etienne s'assied à son tour en disant :

ÉTIENNE. Je n'ai pas dit ça.

LA GÉNÉRALE. Surtout quand il travaille dans un bureau et qu'il n'y a même pas le danger de le perdre. Rien d'alarmant, vous

comprenez. Il rentrait tous les soirs à pied à six heures et demie. Nous habitons à côté des casernes. Imaginez ce qu'a été ma vie.

Le général s'assied à tâtons, lui aussi, pendant que sa femme parle.

LE GÉNÉRAL. Il y a eu la guerre, tout de même.

LA GÉNÉRALE. J'étais encore une très jeune femme pendant la guerre. Avec toutes mes espérances. C'est plus tard que j'ai commencé à m'interroger. J'ai même fait une fugue ou deux, tu te rappelles ?

LE GÉNÉRAL. Si je me rappelle !

LA GÉNÉRALE. Malheureusement, c'était avec d'autres militaires, alors ça ne m'a rien appris.

LE GÉNÉRAL. Je me demande si ce temps-là nous paraît bon parce que nous étions plus jeunes ou parce qu'il y avait la guerre.

LA GÉNÉRALE. Nous avons eu beaucoup de chance de la connaître à cet âge-là.

Un court silence. Le téléphone sonne. La femme de l'agence tend le bras, décroche et dit :

FEMME DE L'AGENCE. Allô ?... Non, non, c'est une erreur... Je ne connais pas le numéro ici, mais c'est une erreur... Je vous le certifie... De rien, monsieur.

Elle raccroche.

MONSIEUR ASTRUC. Qui demandait-on ?

FEMME DE L'AGENCE. Les laboratoires Chabert.

LE GÉNÉRAL. Toutes ces erreurs, au téléphone, vous ne me direz pas que le ministère n'est pas fautif !

FEMME DE L'AGENCE. Monsieur Dunoyer prétend que c'est fait exprès.

LE GÉNÉRAL. Dans quel but ?

FEMME DE L'AGENCE. Il ne me l'a pas dit. *(Une pause)* Les gens insistent, en plus. Ils vous soupçonnent.

MONSIEUR ASTRUC *(à Etienne)*. Je peux vous poser une question ?

ÉTIENNE. Je vous en prie.

MONSIEUR ASTRUC. Vous êtes apparemment sur le point de vous séparer. Pour longtemps peut-être. Avez-vous essayé d'en discuter, au moins ? De comprendre pourquoi Madeleine s'en va ?

ÉTIENNE. Non. Nous n'avons pas essayé.

MONSIEUR ASTRUC. Et pourquoi ? Cela pourrait vous aider à y voir plus clair. Nous pourrions y participer, vous poser des questions, peser vos arguments, vous rabibocher, qui sait ?

ÉTIENNE. Tout cela n'aurait aucun intérêt.

FEMME DE L'AGENCE. Vous croyez ?

ÉTIENNE. Tous les souvenirs, tout le déballage. Vous savez bien. Et quand tu as dit ceci, et quand tu as fait cela... Chacun mettant le passé dans sa poche. Quelle banalité, quel ennui...

MONSIEUR ASTRUC. C'est possible.

ÉTIENNE. Tout ça pour finir dans le désaccord, dans la confusion.

MONSIEUR ASTRUC. Oui, oui, je vois très bien.

ÉTIENNE. Tout le monde a toujours voulu que je m'explique. Depuis que j'étais tout petit. Qu'est-ce que tu veux dire ? Explique-toi. L'instituteur disait : Etienne, tu es un mystère. Et ça faisait rire tous les élèves. Pourquoi ?

La femme de l'agence, qui s'est approchée, lui dit :

FEMME DE L'AGENCE. Moi c'est pareil. Presque pareil.

ÉTIENNE. En fait je ne sais rien, jamais. Pourquoi il pleut, pourquoi on vieillit, pourquoi tout se casse. Pourquoi Madeleine m'a accepté. Pourquoi maintenant elle veut partir. Pourquoi elle ne part pas. Pourquoi une réunion, pourquoi une séparation. Pourquoi je suis là comme ça. Je n'en sais rien.

FEMME DE L'AGENCE. Vous m'enlevez les mots de la bouche.

LA GÉNÉRALE. De quelle séparation parle-t-on ?

Un silence. Maurice dit soudain :

MAURICE. Lâchez-moi.

MONSIEUR ASTRUC. Certainement pas.

MAURICE. Tu peux me lâcher. Très honnêtement. J'ai changé d'avis.

MONSIEUR ASTRUC. Tu ne sauteras plus ?

MAURICE. A aucun prix.

MONSIEUR ASTRUC. Et vous, mon général ?

LE GÉNÉRAL. Moi, il n'est pas question que je saute tout seul.

ÉTIENNE. Je n'ai pas bien compris votre irritation, à propos de cette terrasse. Ce qui vous est arrivé n'a rien d'étonnant. Les étages ne sont pas hauts, il y a un gazon très épais... Vous avez eu beaucoup de chance, voilà tout. Si vous voulez recommencer, allez-y, vous vous casserez un bras ou une jambe, nous appellerons une ambulance, qui viendra peut-être. Ou bien alors vous vous tuerez. Et puis quoi ? (*Montrant la femme de l'agence*) Je me mets à la place de madame. On dirait que vous faites tout votre possible pour lui attirer des ennuis.

FEMME DE L'AGENCE. Enfin quelqu'un qui me comprend.

Pendant qu'Etienne parlait, Monsieur Astruc a lâché Maurice, qui est allé s'asseoir. Monsieur Astruc passe un instant dans la chambre et revient avec son veston et ses chaussures. Il enfle son veston et s'assied pour remettre ses chaussures. Maintenant tout le monde est assis, comme dans un salon, à la fin d'une soirée.

LA GÉNÉRALE. Mon opinion est que le vieillissement et la mort sont dus à la rotation de la Terre. Si la Terre s'arrêtait de tourner et restait immobile dans l'espace, les hommes cesseraient de vieillir.

ÉTIENNE. Sur quoi appuyez-vous votre raisonnement ?

LA GÉNÉRALE. Ce n'est pas un raisonnement. C'est une sensation que j'ai, c'est tout. (*A Maurice*) Pas vous ?

MAURICE. Ça veut dire quoi, immobile ?

LE GÉNÉRAL. Moi je n'ai rien contre le vieillissement. S'il n'y avait pas mes yeux, je ne me plaindrais pas.

FEMME DE L'AGENCE. Monsieur Astruc ?

MONSIEUR ASTRUC. Oui ?

FEMME DE L'AGENCE. Avez-vous jamais supposé que la Terre est plate ?

MONSIEUR ASTRUC. Pas avant ce soir.

LA GÉNÉRALE. Plate et immobile dans l'air comme une galette. Sans pesanteur, comprenez-vous ? Les pommes mûres tombent lentement des arbres sans se meurtrir. Et nous, nous ne vieillissons pas.

FEMME DE L'AGENCE. Mais si le temps s'est arrêté, comment font les pommes pour mûrir ?

MONSIEUR ASTRUC. C'est comme une vieille échelle, vous comprenez ? Vous êtes là, à une certaine hauteur, et tout à coup il y a un barreau qui cède, puis un autre, et ainsi de suite, de plus en plus vite, plus ça descend et plus facilement ça casse.

FEMME DE L'AGENCE. Quelle idée, aussi, de passer sa vie sur une échelle.

MONSIEUR ASTRUC. Vous voyez une autre solution ?

FEMME DE L'AGENCE. Peut-être.

Un court silence.

ÉTIENNE. Puis-je vous offrir quelque chose à boire pour finir agréablement la journée ?

MONSIEUR ASTRUC. Je ne prends rien, merci. Je vous l'ai dit, il faut que je m'en aille.

FEMME DE L'AGENCE. Vous partez ?

MONSIEUR ASTRUC. Oui. Je vais partir.

FEMME DE L'AGENCE. Vous allez où ?

MONSIEUR ASTRUC. Ma chère amie, je ne sais pas. Là où il y aura du sol pour me porter. Je vais m'en aller très vite, au hasard sans doute. En espérant trouver une coquille vide. Ici ou là.

FEMME DE L'AGENCE. Je vous reverrai ?

MONSIEUR ASTRUC. Je ne pense pas.

FEMME DE L'AGENCE. Vous me manquerez.

MONSIEUR ASTRUC. Allons donc.

FEMME DE L'AGENCE. J'étais accoutumée à vous voir chaque jour dans un lieu différent. Chaque jour, ou presque. Vous arriviez avec votre serviette marron, vous vous empariez du téléphone, vous mangiez un peu, vous dormiez. Au fait, je voulais toujours vous demander : où passez-vous vos nuits ?

MONSIEUR ASTRUC. Je n'ose pas vous le dire.

FEMME DE L'AGENCE. Je finissais par croire que vous cherchiez vraiment un appartement. Que vous étiez un client comme un autre. Que vous finiriez par la trouver, votre résidence de rêve. Dans les soixante mètres carrés, près d'une gare. Je m'étais habituée à vous. Vous me manquerez, je vous assure.

MONSIEUR ASTRUC. Il arrive un moment où même les habitudes sont fatigantes. On s'agite, on s'agite et finalement quoi ? On a envie de monter sur une terrasse pour voir si le vent s'est calmé et si le gazon est aussi épais qu'on le dit.

FEMME DE L'AGENCE. Ne faites pas ça, si vous m'aimez un peu.

MONSIEUR ASTRUC. Que dirait Monsieur Dunoyer ? (*Il se lève et s'adresse à Maurice*) Tu as vraiment renoncé ?

MAURICE. Oui, oui. Tu peux partir tranquille.

MONSIEUR ASTRUC (*au général*). Et vous aussi ?

LE GÉNÉRAL. Moi aussi, monsieur, moi aussi.

MONSIEUR ASTRUC. Je marche dans les rues, je lève la tête, je vois toutes ces surfaces à louer. Vides. Des milliers de mètres carrés. Et moi je suis là avec ma serviette, parfois un sac, et je me demande où passer la nuit. Voilà, je me dis, voilà. Quelque chose ne va plus. Il y a divorce entre les maisons et les hommes. (*Un court silence*) Je m'avance. Au fond, c'est mieux comme ça, je me dis. Toujours sur la piste. Toujours à guetter le prochain cahot. Avec sa brosse à dents dans sa poche-revolver et le cœur au-dessus de la moyenne. Nous sommes là à nous séparer, à nous bagarrer, à visiter un appartement disponible, à dégringoler d'une terrasse au quatrième étage, mais l'avenir est aux errants,

aux déracinés, aux sans-toit... Ce sera ça demain, c'est sûr, les convois poussés par le vent dans de longues avenues sombres, ça ou les barbelés, la boue, une becquée de temps en temps... La horde ou le camp. Rien d'autre. Mon choix est fait.

FEMME DE L'AGENCE. Bonne route, Monsieur Astruc.

MONSIEUR ASTRUC. C'est d'une femme comme vous que j'avais besoin. Vous êtes énergique. Vous avez la tête sur les épaules.

FEMME DE L'AGENCE. Je ne me vois pas comme ça.

MONSIEUR ASTRUC. Avec mon goût de l'initiative et votre agenda bien tenu, nous aurions pu être assez heureux, ici, tous les deux. Ici ou ailleurs. Quelle différence ? Dans une autre époque, en tout cas. Voici le moment de vous quitter et je me sens tellement démuné. Je n'ai rien à vous laisser. Pas même une adresse.

ÉTIENNE. Ce rêve que Madeleine devait vous expliquer ?

MONSIEUR ASTRUC. Il s'est effacé.

MAURICE. Cette question que tu voulais me poser ?

MONSIEUR ASTRUC. Plus maintenant.

Maurice se lève et fouille dans ses poches.

MAURICE. Tiens, je te donne tout ce que j'ai sur moi. Je ne sais pas combien j'ai en tout. Peu importe. Et ma bague, et ma montre, tiens. Et ma pince à billets en or. Et mes boutons de manchette avec des saphirs de Ceylan. Et mon manteau. Prends tout.

MONSIEUR ASTRUC. Je ne dis pas non. Tu es gentil, Maurice.

MAURICE. Tu le sais bien, que je suis gentil.

MONSIEUR ASTRUC. Ça me permettra de redémarrer.

MAURICE. Je l'espère du fond du cœur.

Monsieur Astruc fait deux pas vers la porte, puis, comme s'il avait oublié quelque chose, il revient et demande à Etienne :

MONSIEUR ASTRUC. Avant que je parte, vous permettez que je donne un dernier coup de téléphone ? C'est pour Paris.

ÉTIENNE. Je vous en prie.

Monsieur Astruc compose son numéro dans un silence total. Tous le regardent. Il attend un instant puis il dit dans l'appareil :

MONSIEUR ASTRUC. Allô ?... Isabelle ?... C'est moi... Oui, j'ai presque fini, j'arrive... Je suis un peu en retard, ce n'est pas ma faute, tu es prête ?... Ecoute, je ne monterai pas, je préfère. Je vais prendre un taxi. Je dirai au chauffeur de klaxonner et tu descendras, d'accord ? Je suis là dans trois minutes, ma chérie, il paraît qu'on roule très bien... A tout de suite... *(Il repose l'appareil, se dirige vers la porte, dit encore :)* Si des messieurs viennent me demander, pouvez-vous leur dire que je suis parti depuis très longtemps ?

ÉTIENNE. C'est entendu.

MONSIEUR ASTRUC. Avec une femme nommée Martine ?

MAURICE. Oui, oui.

MONSIEUR ASTRUC. Excusez-moi pour le dérangement. Ce sera la dernière fois.

Il ramasse sa serviette et sort très vite. En sortant, il referme la porte derrière lui. Les autres restent un instant silencieux. Puis la générale se lève, prend le bras du général, l'aide à se lever et à se diriger vers la porte.

LA GÉNÉRALE *(au général)*. Viens. Nous allons partir, nous aussi.

LE GÉNÉRAL. Il est tard ?

LA GÉNÉRALE. Il est bientôt huit heures. Pense à ton remède.

LE GÉNÉRAL. Tu n'as pas oublié de faire renouveler l'ordonnance, au moins ?

LA GÉNÉRALE. Je la fais renouveler tous les ans.

LE GÉNÉRAL. Eh bien nous partons.

FEMME DE L'AGENCE. Je suppose que l'appartement ne vous convient pas ?

LA GÉNÉRALE. Pour tout vous dire, je suis un peu déçue.

LE GÉNÉRAL. C'est cher, vous comprenez. C'est terriblement cher.

LA GÉNÉRALE. Vous auriez autre chose à nous montrer ?

FEMME DE L'AGENCE. Avec une terrasse ?

LA GÉNÉRALE. Pas forcément.

FEMME DE L'AGENCE. Appelez-moi demain matin.

LA GÉNÉRALE. A demain. Bonsoir messieurs-dames.

LE GÉNÉRAL. Mes amitiés à tout le monde.

ÉTIENNE. Bonsoir.

MAURICE. Bonsoir.

Le général et la générale sortent. Restent la femme de l'agence, Maurice, Etienne et Madeleine.

ÉTIENNE. Cette pauvre femme est bien à plaindre. Pensez à tout le courage qu'il lui a fallu pour pousser son mari dans le vide et il est toujours frais et bien portant.

FEMME DE L'AGENCE. Vous croyez qu'elle l'a poussé ?

MAURICE. Moi aussi, je l'ai pensé. Très honnêtement, je l'ai pensé.

FEMME DE L'AGENCE. Je devrais peut-être en parler à Monsieur Dunoyer ?

MAURICE. Monsieur Dunoyer s'en fout.

FEMME DE L'AGENCE (*à Maurice*). Vous savez ce qu'il y a de drôle, avec vous ?

MAURICE. Je vous écoute.

FEMME DE L'AGENCE. C'est que vous dites n'importe quoi, et que vous avez souvent raison.

MAURICE. Vous aussi, vous l'avez remarqué ?

FEMME DE L'AGENCE. J'aurais peur de vivre avec vous.

MAURICE. A cause de ça ?

FEMME DE L'AGENCE. A cause de tout.

ÉTIENNE (*à la femme de l'agence*). Maintenant que nous avons le temps, si vous nous racontiez ce qui vous est arrivé l'année dernière dans cette cuisine, lorsque vous avez allumé le gaz ?

FEMME DE L'AGENCE. Vous tenez vraiment à le savoir ?

ÉTIENNE. Je pense bien.

FEMME DE L'AGENCE. Une chose toute bête, vous savez. J'entre dans la cuisine... (*On entend à ce moment-là plusieurs coups de klaxon dans la rue. Madeleine, qui se tenait près de la fenêtre, regarde en bas. Puis elle prend sa valise et, suivie par tous les regards, elle sort très vite, sans regarder les autres et sans dire un mot. Elle referme la porte derrière elle. Un court silence. La femme de l'agence achève :)* Il y avait sûrement une fuite de gaz. Quand j'ai allumé, une grande flamme a jailli. La dame qui visitait portait un manteau de fourrure. Le procès sera très long, paraît-il. (*A Maurice*) Vous avez réfléchi à ma proposition ?

MAURICE. Quelle proposition ?

FEMME DE L'AGENCE. La savane, le grand air... Je vous ai proposé de vous emmener en Afrique.

MAURICE. Réellement ?

FEMME DE L'AGENCE. Vous ne m'avez prêté aucune espèce d'attention. Comme si je n'étais pas là.

MAURICE. Je suis né dans une ville. Je n'ai découvert la campagne qu'à un âge assez avancé. Et c'est pourquoi je me méfie de la verdure.

FEMME DE L'AGENCE. Et ça continue.

MAURICE. Quoi donc ?

FEMME DE L'AGENCE. Je parle et je ne vous dis rien.

MAURICE. Pardon. Mais je croyais que je vous faisais peur.

FEMME DE L'AGENCE. Je l'ai dit peut-être un peu vite. (*Une pause*) Si nous dînions tous les trois, ce soir ?

ÉTIENNE. Ce soir je n'ai pas envie de sortir.

FEMME DE L'AGENCE. Je peux comprendre ça. Eh bien, tant pis. Je n'insiste pas. D'ailleurs je n'insiste jamais, et ça me limite dans mes affaires. Si vous avez besoin de moi, vous savez où me trouver, en dehors du bureau ?

ÉTIENNE. Non.

FEMME DE L'AGENCE. Je suis à l'hôtel Sigogne, rue Saint-Amant.

MAURICE. Vous vivez à l'hôtel ?

FEMME DE L'AGENCE. Pas folle. A bientôt, j'espère. Messieurs.

ÉTIENNE ET MAURICE. Madame.

FEMME DE L'AGENCE. Mademoiselle.

Elle sort. Maurice et Etienne restent seuls. Ils gardent un instant le silence. Etienne s'approche de la fenêtre. Il se tient à l'endroit où se tenait Madeleine et regarde à l'extérieur.

MAURICE. Elle est partie ?

ÉTIENNE. Elle s'en va. Elle monte dans la voiture.

MAURICE. Comment est-il ?

ÉTIENNE. Je ne vois que ses mains sur le volant.

MAURICE. Il porte ces gants de chauffeur sportif avec des petits trous, j'en suis sûr.

ÉTIENNE. Oui.

MAURICE. La voiture est vraiment rouge ?

ÉTIENNE. Rouge brique.

MAURICE. Et il n'est pas descendu pour l'accueillir ?

ÉTIENNE. Non.

MAURICE. Homme sans goût et sans éducation... Je suis sûr qu'il ne s'excusera même pas d'être en retard. Il ne donnera aucune raison. *(Un temps)* Ils sont partis ?

ÉTIENNE. Pas encore. Elle a mis sa valise sur le siège arrière. Elle s'assied, elle se penche vers lui... *(Un temps)* Ils s'en vont.

MAURICE. Il faut être fou pour aller à Venise en voiture. Surtout la nuit, avec un mufle. (*Etienne s'écarte lentement de la fenêtre et fait quelques pas dans la pièce. Il se dirige vers l'escalier qui conduit à la terrasse. Au moment où il met le pied sur la première marche, Maurice lui demande :*) Où allez-vous ?

ÉTIENNE. Moi ?

MAURICE. Oui.

ÉTIENNE. Je vais prendre un peu l'air sur la terrasse.

MAURICE. Ah bon.

Etienne monte deux ou trois marches, puis il s'arrête et dit à Maurice :

ÉTIENNE. Vous voulez venir avec moi ? Il paraît qu'il n'y a plus de vent. Nous pourrions nous prendre par la main et fermer les yeux.

MAURICE (*sans bouger*). C'est une idée.

ÉTIENNE. Vous venez ?

MAURICE. J'ai faim.

ÉTIENNE. Que dites-vous ?

MAURICE. J'ai faim. J'ai vraiment très faim, tout d'un coup. Vous savez, je n'ai pas déjeuné, je n'ai pas goûté. Quoi d'étonnant ?

ÉTIENNE. Vous voulez quelque chose à manger ?

MAURICE. Qu'est-ce que vous avez ?

Etienne redescend les quelques marches qu'il avait gravies et revient vers Maurice.

ÉTIENNE. Il doit me rester la moitié d'un pâté.

MAURICE. Les pâtés me sont interdits.

ÉTIENNE. C'est tout ce que j'ai. J'avais du fromage, votre ami Monsieur Astruc l'a mangé. Et il a gaspillé mes œufs.

MAURICE. C'est quel genre de pâté ?

ÉTIENNE. Du pâté de foie avec des truffes. C'est ma tante qui me l'envoie. Il est fait dans une ferme, il est excellent.

MAURICE. Je me laisse tenter ?

ÉTIENNE. Asseyez-vous. *(Il lui montre la table. Maurice se lève et vient s'asseoir à la table pendant qu'Étienne pénètre dans la cuisine en disant :) Je vais en manger un peu avec vous. Vous permettez ?*

MAURICE. Mais je vous en prie. Je peux vous aider ?

ÉTIENNE *(de la cuisine)*. Non, non, ne vous dérangez pas. Est-ce que vous aimez le bon vin ?

MAURICE. J'aime tout ce qui est bon. Mais j'ai rarement l'occasion de boire.

ÉTIENNE. Il me reste quelques bouteilles. J'arrive. *(Étienne réapparaît, portant des verres, une bouteille de vin, l'assiette avec le pâté, des couteaux, deux autres assiettes. Maurice fait un mouvement pour se lever et pour l'aider.) Tenez, prenez la bouteille... Merci...*

Maurice débarrasse Étienne de la bouteille et l'examine, pendant qu'Étienne met rapidement la table.

MAURICE. Je n'y connais pas grand-chose, en matière de vin, mais cette étiquette me plaît.

ÉTIENNE. Vous verrez, il est très agréable. Je le fais venir directement. Je vous donne un peu de pâté ?

MAURICE. Je veux bien.

ÉTIENNE. Asseyez-vous. *(Maurice se rassied. Étienne lui donne un morceau de pâté et se sert à son tour.) Ce n'est pas ma tante elle-même qui le fait, mais c'est elle qui le choisit.*

MAURICE. Vous lui ferez mes compliments. C'est la sœur de votre mère ou de votre père ?

ÉTIENNE. De ma mère. *(Étienne sert le vin. Maurice goûte le pâté.)* Alors ?

MAURICE. Il y a au moins douze ans que je n'avais pas mangé de pâté. Et pourquoi ? Je vous le demande.

ÉTIENNE. On passe à côté de tant de choses.

MAURICE. Exquis.

ÉTIENNE. Je suis content de voir que vous l'appréciez. La femme qui le faisait vient de mourir. Et la ferme est abandonnée.

Ils mangent un instant, assis l'un en face de l'autre, comme Etienne et Madeleine étaient assis au lever du rideau.

MAURICE. Nous monterons sur la terrasse un peu plus tard. Nous avons le temps, maintenant.

ÉTIENNE. Vous avez raison, rien ne presse.

Ils lèvent tous les deux leurs verres. Ils trinquent.

MAURICE. A votre santé.

ÉTIENNE. J'allais le dire.

Ils portent les verres à leurs lèvres et, d'un même mouvement, ils boivent tous les deux, lentement, pendant que descend le

RIDEAU

DU MÊME AUTEUR

QUELQUES PUBLICATIONS RÉCENTES :

Conversations sur l'invisible, avec Jean Audouze et Michel Cassé, Editions Plon.

Regards sur le visible, avec Jean Audouze, Editions Plon.

Simon le mage, roman, Editions Plon.

La Force du bouddhisme, avec le dalaï-lama, Editions Laffont-Fixot.

Le Film qu'on ne voit pas, Editions Plon.

QUELQUES-UNS DE SES SCÉNARIOS :

1962 *Le Soupirant*, réalisation Pierre Etaix, prix Louis-Delluc.

1963 *Le Journal d'une femme de chambre*, réalisation Luis Buñuel.
Yoyo, réalisation Pierre Etaix.

1965-1966 *Viva Maria* et *Le Voleur*, réalisation Louis Malle.

1966 *Belle de jour*, réalisation Luis Buñuel, Lion d'Or à Venise.

1968 *Taking off*, réalisation Milos Forman, prix du Jury Cannes 1970.
La Voie lactée, réalisation Luis Buñuel.

1969 *La Piscine*, réalisation Jacques Deray.

1970 *Le Charme discret de la bourgeoisie*, réalisation Luis Buñuel,
Oscar du meilleur film étranger.

1971 *Borsalino*, réalisation Jacques Deray.

1973 *Le Fantôme de la liberté*, réalisation Luis Buñuel.

1976 *Cet obscur objet du désir*, réalisation Luis Buñuel.

1979 *Le Tambour*, réalisation Volter Schlöndorff, palme d'or à
Cannes et Oscar du meilleur film étranger.

1980 *Le Retour de Martin Guerre*, réalisation de Daniel Vigne.
Sauve qui peut (la vie), réalisation Jean-Luc Godard.

1982 *Danton*, réalisation A. Wajda, prix Louis-Delluc.

1987 *L'Insoutenable légèreté de l'être*, réalisation Philip Kaufmann.

1988 *Valmont*, réalisation Milos Forman.

1990 *Milou en mai*, réalisation Louis Malle.

1991 *Cyrano de Bergerac*, réalisation Jean-Paul Rappeneau.

1995 *Le Hussard sur le toit*, réalisation Jean-Paul Rappeneau.

QUELQUES FILMS DE TÉLÉVISION :

- 1988 *Le Mahābhārata*, réalisation Peter Brook.
1990 *Bouvard et Pécuchet*, réalisation Jean-Daniel Verhaeghe,
Sept d'or.
1992 *La Controverse de Valladolid*, réalisation Jean-Daniel Verhaeghe,
Sept d'or, prix Italia.
1996 *Capitaine Cyrano*, de Maurice Failevic.

AU THÉÂTRE :

- 1968 *L'Aide-mémoire*, Editions Actes Sud - Papiers, 1985.
Avec Jean-Louis Barrault : *Les Nuits de Paris*, *Harold et Maude*.
Avec Peter Brook à partir de 1973 : *Timon d'Athènes*, *Mesure pour mesure*, *L'Os*, *La Conférence des oiseaux*, *La Cerisaie*, *La Tragédie de Carmen*, *Le Mahābhārata*, *La Tempête*, *Woza Albert*, *L'Homme qui*.
1997 *La Terrasse*, Editions Actes Sud - Papiers, 1997.

